

Les poutres et le plancher de la grande salle étaient entièrement peints en jaune vif. Le plafond, enfumé et noir, brillait cependant par place, dans l'ombre, comme si des lames d'or étaient fixées sur le bois. Les murs, jaunes aussi, disparaissaient presque entièrement sous de grandes fresques, représentant des scènes de la vie du Bouddha, dans une note assez semblable à celle des Primitifs de notre moyen âge. Nombreuses, des bannières pendaient, avec la prière du *Mani* brodée sur la riche soie jaune. Autour de la salle, les statues des abbés défunts du monastère étaient placées sur de petites tables et devant chacune d'elle, les lampes à beurre brûlaient, hommage perpétuel à la sainteté du Personnage. Dans le crépuscule envahissant la pièce, les lueurs des lampes vacillantes éclairaient les saints visages dorés ; couleurs et ombres fantastiques et mouvantes, animant d'une vie étrange les statues immobiles. Soudain les deux lamas qui m'avaient accompagné se baissèrent jusqu'à terre ; devant nous se tenait l'Umzè de la Maison de Prière, le Maître auquel m'avait confié le Gélong de Paris.

Il est Lharamba (docteur en Théologie) et a suivi les cours de Sciences Occultes du monastère spécial de Morou ; à ce titre, il a été

nommé Tchoï-tchông, docteur en Haute Magie... J'ai rarement rencontré en Europe une intelligence aussi remarquable. Sa mémoire est prodigieuse et son pouvoir de pénétration de l'homme qui en face de lui tient de la Magie. C'est un vieillard grand et maigre, au visage entièrement rasé. Il était vêtu du grand costume de chœur, car il sortait de l'Office du soir ; la longue écharpe jaune, retombant sur sa robe jaune et le bonnet de chœur jaune aussi, d'une forme si particulière, ressemblant aux anciens casques grecs. Ses yeux, enfoncés profondément, se fixèrent sur moi et je sentis une lame d'acier me pénétrer, fouiller ma tête, mon cœur, mon âme ; j'étais absolument nu devant ce regard qui me disséquait, fibre par fibre...

Il me connaissait déjà par des lettres échangées avec le Gélong de Paris. J'eus l'intuition d'une figure *déjà vue*. Où ? quand ? ma mémoire ne me répondit pas. Mais, en sa présence, je sentis quelque chose de mystérieux revenir entre nous, comme un ancien souvenir, une rencontre déjà faite... je ne pus nommer le fin visage ascétique et bronzé qui me regardait, en souriant doucement...

Nous nous entretînmes longtemps de mes projets, de mes voyages, de ma vie en Europe, et il

lut attentivement la longue missive du Gélong. Il se retira ensuite silencieusement derrière une tenture jaune qui pendait au fond de la pièce et sur laquelle la syllabe mystique thibétaine était brodée en énorme caractère ; je crus entendre un coup de gong retentir au loin, derrière les innombrables bannières du temple sombre et désert...

Et le silence retomba, coupé seulement par le grésillement des lampes à beurre et les craquements des poutres sèches, dans la vieille bâtisse de pierre... étrange destinée que la mienne, au seuil du Thibet et peut-être de la mort, à la veille d'abandonner ma personnalité européenne pour ne plus être qu'un moine errant et solitaire...

Une demi-heure après, il ressortit, plus pâle sous son masque bronzé. J'appris plus tard qu'il avait été demander aux Dieux de sanctionner mon entrée au monastère et que la réponse avait été favorable. Alors, solennellement il refit sur moi le grand geste mystique selon les Rituels Tantriques et ses yeux me fixèrent sous ses paupières bridées, comme pour voir encore mieux le nouveau disciple que les Dieux lui donnaient, et lire le livre obscur de mon âme...

L'initiation commença, communion vivante de mon esprit avec celui du Maître vénéré. Le matin,

au lever du soleil, après les adorations rituelles et l'office en l'honneur des saints Disciples, je rejoins l'Umzé dans sa chambre et il me commente quelques versets du livre sacré. Il me donne ensuite des instructions très précises sur la méditation et les postures du corps. Puis il me parle des Délivrés, des Bouddhas, des Sages qui ont gagné la victoire sur l'ignorance et l'enchaînement des causes et qui triomphent, bienheureux et toujours compatissants pour l'humanité dont ils sont les aînés...

Et je médite, sous les arbres de la forêt toute proche. Autour de moi c'est la vie tropicale ; une sève toujours nouvelle jaillit des décombres et de l'humus des formes disparues ; dans un hymne magnifique, tout chante, tout souffre, tout meurt. Les courants de la vie me paraissent animer ces plantes, ces fleurs, ces lianes géantes qui embrassent des arbres centenaires, cette multitude de bruits qui caractérisent ce que l'on appelle la jungle, ensemble de cris de bêtes, de roulements de pierres, de grouillement d'insectes géants. Expériences précieuses que ces communions quotidiennes avec la forêt, avec ses êtres et ses choses...

Le soir, après l'office religieux dans le sanctuaire des dieux, je rends compte à mon Maître

de ma journée, de mes méditations, et j'écoute les commentaires traditionnels qui résument et synthétisent l'antique sagesse des âges disparus.

Comment rendre la richesse de cette vie mystique, la transformation profonde que je ressens, jour après jour ! Je ne suis plus un occidental ; des usages, des pensées de *là-bas*, me semblent ridicules et incompréhensibles ; et je deviens impassible devant toutes choses, comme les asiatiques qui m'entourent...

Je prends conscience aussi de mes forces cachées et j'explore mon corps, comme une région inconnue dont les possibilités m'émerveillent chaque jour. Selon les instructions des livres saints, je médite, assis, dans la posture du « Lotus », accroupi sur mes jambes repliées, le buste droit, et je respire selon un rythme spécial, en prononçant les syllabes sacrées. Je sens alors le *feu* qui se développe en moi. Le serpent de l'Initiation, le kundalini, déroule ses redoutables anneaux et cette puissance formidable se réveille, genèse occulte de toute magie et principe de toute Initiation. Sa chaleur envahit lentement tout mon corps immobile, et le brûle, d'une flamme intérieure et purificatrice. L'autre jour, méditant près d'un petit arbuste à fleurs

blanches, je projetais mon souffle sur une fleur qui se trouvait par hasard devant moi... je la vis se recroqueviller brusquement, grise et desséchée comme une chose brûlée et je compris les ascètes qui, là-haut, méditent tout nus, l'hiver dans les tempêtes et les neiges éternelles...

Avec ces exercices de purification physique, mon Lama me donne des textes sacrés à méditer pour assouplir et réformer mon mental. Ce sont des extraits du Kangyur, le livre saint thibétain. C'est un énorme recueil en 108 volumes d'un millier de pages chacun. Les feuillets sont en hauteur et atteignent un mètre. Deux plateaux de bois sculptés les retiennent et forment la couverture du volume. Tout autour de la salle d'étude, dans les murs, sont creusées des niches pour recevoir les énormes folios. L'étude de ces livres sacrés demande presque une vie humaine et, sans guide, comme ils le sont en Occident pour ces choses d'Orient, il est impossible de s'y reconnaître.

Fort judicieusement, mon Maître choisit certains passages correspondant à mon stage d'étude, et je lis quelques sutras de ce recueil extraordinaire. A ce travail, ma pensée se transforme. J'étais accoutumé à analyser, m'opposant tou-

jours à l'objet, créant la dualité absolue entre lui et moi (caractéristique d'ailleurs de l'esprit occidental). Celui-ci conquiert, écrase, dissèque, détruit et devant les morceaux épars, devant les membres pantelants, cherche, alors *seulement*, leur raison d'être, leur mécanisme intime. L'esprit oriental, lui, contemple. Il synthétise toujours. Pour comprendre un objet, il s'unit, il s'identifie à lui. Il y a en Orient le grand respect des formes, même les plus humbles. Sous chaque être animé il y a *quelque chose*. Avec sa sensibilité naturelle le philosophe oriental voit cette *présence* et, très respectueusement, préfère la glorifier que l'ignorer.

Je sens mon esprit peu à peu acquérir cette attitude nouvelle. J'aurais souri, autrefois d'entendre parler des moines djâinas qui vont, le petit balai de laine, le tchamar, à la main, pour écarter tout être vivant devant leur pas. Je comprends maintenant la raison profonde de cette humaine mansuétude et je m'incline devant eux, lorsque ces saints personnages passent près de nous dans leurs marches errantes.

Ces exercices de méditation m'accoutument à la vie intérieure. Le thibétain, comme l'asiatique en général, a une profonde indifférence envers

tout ce qui touche la vie matérielle proprement dite. Toutes ses énergies sont tendues vers des fins spirituelles et, à son exemple, j'apprends à pénétrer dans le silencieux sanctuaire de mon cœur, que j'ignorais jusqu'à ce jour. C'est un domaine où l'on entre difficilement, il faut passer par beaucoup d'épreuves pour y accéder. Il m'est très difficile de parler de ces expériences intérieures et toutes personnelles. Je suis arrivé vite à la conclusion suivante ; la barrière entre ce que l'on appelle le corps et « l'esprit » disparaît lorsque l'on s'astreint à une certaine discipline corporelle et mentale ; les orientaux ont, à ce sujet, les instructions et les conseils d'une multitude de Sages et de Yoghis qui ont légué une précieuse science à ceux qui les suivent et veulent les imiter. Il n'est question ici que d'expériences renouvelables indéfiniment, et que tout être humain peut refaire quand il le veut ; il lui faut s'astreindre évidemment aux conditions requises et devant lesquelles bien des occidentaux reculeraient. Il faut de longs et pénibles exercices de respiration et de concentration sous la direction d'un lama autorisé. Il y a des postures du corps, des paroles (dzung) qui ont une action étrangement puissante. Je sens alors

littéralement mon corps vibrer régulièrement comme une corde de violon sous l'archer ; dans ces états supérieurs, où l'esprit est extraordinairement lucide, l'univers se transforme, et les notions du temps et d'espace disparaissent dans une plus profonde Unité qui semble *reparaître* d'une profondeur cachée. Ce sont alors les expériences mystiques des Sages de l'Orient ; c'est le *Lotus* immense du monde, à seize pétales, dont le centre est une gerbe radiante de feu, qui brûle et dévore les univers selon les rythmes éternels de la Loi..... ces univers qui sont des grains de poussière enchaînés à d'autres grains de poussières, instants cristallisés d'une Eternité, et qui retourneront demain d'où ils vinrent hier, il y a quelques milliards de siècles, du sein de l'Ineffable.....

Et, lorsque je redescends lentement vers le monastère, j'aperçois l'horizon empourpré par le Soleil couchant et la richesse des tons et des couleurs inconcevables rougissant les massifs neigeux de l'Ouest, dans la direction de l'Everest, la montagne interdite....

De temps en temps, dans la Maison de Prière, des visiteurs vénérables s'arrêtent. Ce sont des moines très vieux et très saints, descendus de leur cellule, se rendant dans la vallée. Les

lamas du monastère les interrogent et ce sont alors les longs récits mystiques de la vie du Sage, franchissant, vivants, les portes de la mort et commandant aux Dieux et aux démons, ces démons qui occupent dans la vie des moines thibétains une si importante place. Etres des « cycles antérieurs », ils sont les auteurs des prodiges et des merveilles qui accompagnent la lutte du Sage dans le chemin de la délivrance ; phénomènes que les lamas dédaignent car ils sont du domaine de Yog et de l'illusion universelle.... J'apprends ainsi des choses extraordinaires, en comparaison desquelles les plus étranges miracles d'Occident sont bien pâles, en vérité.

Et toujours, au-dessus de cela, le calme surhumain de ces êtres, la paix profonde qui rayonne autour d'eux. Toute question de sensibilité, de cœur, d'émotion sentimentale est éteinte à jamais. Autant la mystique occidentale est accompagnée de manifestations d'amour, que d'aucuns reprochent aux saintes et aux saints de la chrétienté, autant ici la calme raison domine toutes les manifestations mystiques. La piété orientale est une piété métaphysique, peut-être étrange dans son aspect apparent, mais combien plus profonde et plus

féconde que la sensibilité malade qui se déguise souvent sous ce nom en Occident !....

Si de temps en temps un chant d'amour s'élève dans les calmes solitudes du monastère, c'est envers les maîtres vénérés, Ceux qui nous ont précédés dans le sentier, et qui ont été hommes, comme nous, ont souffert et pleuré comme nous dans les éternels tourments de la roue du monde ; c'est envers l'Initiateur, le Lama, le Parfait sur qui toute l'affection du Disciple se reporte. Il est le Père spirituel, Celui qui donne naissance une seconde fois. Par Lui le disciple entend les voix de l'invisible et converse dans les épouvantements des temples avec les dieux ; sa puissance magique est le meilleur bouclier contre les démons et le mot secret du Lama, celui qui a été transmis à travers les âges et se révèle d'oreilles à oreilles, est l'arme la plus redoutable de l'Initié. Il se crée une communion intime, secrète, une filiation spirituelle très particulière où le Lama et le disciple ne font qu'un, s'identifiant en quelque sorte, l'un avec l'autre pour ne former qu'un être en ce monde. Il y a là un abandon total du disciple au Maître, une absolue et entière confiance réciproque, un don mutuel, un sacrifice mystérieux de l'un envers l'autre dans un plan subtil et tout spirituel....

Et, vraiment, que valent les affections terrestres, toutes de passions, de larmes, de désespoir en face de cette divine et très sublime union des âmes, dans la même marche à la lumière, dans la même adoration, la même contemplation de l'Ineffable !

Devant les Dieux

Om ! namo sarvah thatâgata, Om ! (1).

C'est aujourd'hui jour de fête en l'honneur des Dieux, de tous les Dieux protecteurs, et une grande animation règne parmi les moines du monastère. Les moulins à prières tournent avec un crissement sourd, en agitant leurs clochettes, et les Solitaires sont descendus de leurs ermitages dans la forêt ou la montagne, car il faut le concours de tous, et par dessus tout celui des Lamas saints et vénérables... Ils se sont placés dans le chœur du temple, revêtus du grand costume de cérémonie et ils attendent, immobiles, les yeux fermés, les mains rituellement posées sur leurs jambes croisées, toujours en prières...

Om ! namo sarvah thatâgata, Om !

C'est la fête des Dieux, de tous les Dieux protecteurs, ceux qui protègent férocement et ceux qui protègent avec bonté. Ils sont encore de notre univers, ces Dieux, quoique n'étant plus de notre cycle ; autour de nous, innombrables, invisibles toujours, ils demeurent, intervenant chez les

(a) Om, adoration à tous les Thatâgatas, Om !

humains parfois... Ils sont en route vers la délivrance finale, eux aussi, et c'est une étrange communion des Saints qui s'opère aujourd'hui. On murmure d'ailleurs la grande nouvelle ; on parle à voix très basse de la Grande Chose : un Envoyé du Tashi-Lama, du Très-Saint, du Très Vénéré est de passage.

Pour la fête des Dieux protecteurs, Il daigna accepter la chambre haute, la chambre sacrée ; Il préside, au nom du très Vénérable, et donnera la bénédiction pontificale, avec le Dordjé, le premier instrument sacré rituel du Thibet. J'ai interrogé pour avoir plus de détails, mais on a fermé les yeux et joint les mains avec presque de la terreur devant mon indiscrète question. J'ai demandé à mon Maître, l'Umzé, le sens de tout cela ; Il a secoué la tête, sans rien dire et j'ai compris que ce n'était pas encore l'heure pour moi de savoir. C'est donc parmi le mystère que les rites vont se dérouler, parmi l'étrange qui m'entoure et m'étreint.....

Om ! namo sarvah thatâgata, Om !

Dans le temple de la Maison de Prière, ils arrivent en file, recueillis et silencieux, les moines en manteaux jaunes. La cloche et les grondements de l'énorme conque marine les ont appelés. De

toute part ils sont venus, les Lamas, des cellules du monastère, des tentes dressées dans la cour, et même de la forêt proche qui s'éveille dans les brumes de l'aurore... Ils ont jeûné la veille et les visages bronzés sont plus ridés que de coutume, avec, dans les yeux, quelque chose de hagard et de vacillant.

L'Umzé m'a fait placer parmi les novices, un peu à part, et, comme eux tous, je suis revêtu du manteau et de la grande écharpe jaune, coiffé du haut casque de cérémonie. Un nouveau rugissement de la conque, de la dounghâ et, au loin, le chœur des Lamas commence à chanter ; au loin, en rougissant les neiges des montagnes lointaines, le soleil se lève. Cette musique thibétaine vraiment, elle aussi, est de nature toute religieuse. Ses effets sont calculés ; si elle a pu paraître ressemblante à celles des églises catholiques, elle en diffère par une action directement mystique et particulièrement puissante. Au bout de quelques instants de ce rythme obsédant, mon organisme, déjà affiné par la préparation religieuse suivie depuis mon arrivée au monastère, ressent une sorte d'engourdissement et bientôt je deviens lucide, dans mon corps, de choses spirituelles, visions surhumaines et indescriptibles.....

Om ! namo sarvah thatâgata, Om !

Le rythme continue, chanté sur les instruments sacrés : les trompettes, les Kanglingh, faites de tibias et de fémurs humains, ayant appartenu à de saints Lamas ; les tambours, les damarus, composés de deux crânes humains, sectionnés, sommet contre sommet, et dont les deux concavités sont tendues de peau humaine. Les voix profondes des Lamas, harmonieuses et nuancées, scandent les versets sacrés. Au fond du temple, sous des draperies et des bannières pendantes, se tient l'envoyé du Tashi Lama, à côté de l'Umzé et des hauts dignitaires du couvent. Dans l'état nerveux où je suis, un brouillard doré rayonne autour du centre et nous couvre tous, comme la brume, le matin, au lever du soleil. Une grande béatitude, une paix mystique règnent sur tous les visages tournés vers l'estrade des grands Lamas, pendant que les corps suivent, par un balancement régulier, la cadence des chants religieux...

La cérémonie préparatoire se termine, et, au milieu des versets sacrés, le Pontife se lève et récite les Dzong, les formules magiques, avec dans sa main droite le suprême instrument sacré, le redoutable Dordjè. L'encens et le Santal envahissent la nef de leurs effluves. Une odeur lourde et tenace, une « odeur de Chine » se répand, et le chœur

chante avec des intonations qui tiennent de la prière et des sanglots humains. Les mains suivent rituellement le rythme selon les *mudras* (1) et les clochettes individuelles scandent les versets psalmodiés.

Om ! Om !

Le rythme se précipite maintenant. Les Dieux sont certainement là, autour de l'enceinte, attirés par les formules magiques proférées par l'Umzé. Le vent s'est levé, par une étrange coïncidence, et hurle autour du Temple, en faisant osciller, le long des murs, les hautes bannières jaunes et blanches. Les grandes trompettes, devant le Temple, les Rha-doungh, énormes tubes de cuivre de plus de deux mètres de long, ajoutent leurs formidables tonnerres aux hululements de la tempête, et tout cela crée une impression d'épouvante et d'effroyable mystère envahissant ce temple, ces murs, ces bannières mouvantes, ces moines immobiles, ces pontifes qui parlent aux esprits et invoquent les démons...

Les paroles définitives, les mots très sacrés sont prononcés. La liaison s'établit entre les Dieux et

(1) Les *mudras* sont les positions des doigts de la main selon des règles très précises.

les hommes ; les chants deviennent plus doux, plus fluides, plus surnaturels en quelque sorte. Un grand froid m'envahit ; malgré moi, je frissonne et me couvre d'un pan de mon manteau. Il doit se passer quelque chose de très mystérieux, là-bas, où se tient l'Envoyé sacré, car un voile jaune a été tendu à bout de bras et nous cache complètement les hauts Lamas ; des lumières circulent, rapidement, derrière le voile de soie. Les chants sacrés continuent, en psalmodie mineure et très douce...

J'ai mal aux nerfs. Déjà, deux ou trois moines, avec un cri rauque, se sont renversés, rigides, sur la terre. Extase divine, ou crise nerveuse ? je ne sais. L'atmosphère est saturée d'encens, du parfum violent des fleurs qui se fanent et du beurre qui se consume dans les lampes devant les statues... Des ombres fantastiques semblent hanter cette salle sombre où grondent les rugissements des chants et des cuivres thibétains. Ils ont évoqué les dieux, les Lamas tout-puissants, et, dociles, les Etres invisibles, les bkah-dod, ceux qui exécutent, sont accourus... Il me semble les voir autour des groupes des manteaux jaunes, ces monstres de l'astral qui se complaisent dans le sang, la pourriture des chairs et l'agonie des hommes. Devant les glaives flamboyants des magi-

ciens, ils sont devenus des serviteurs dociles et ils attendent les ordres secrets des prêtres. Oui, je les vois qui se pressent autour du voile jaune mystérieux, où l'on doit certainement leur offrir du sang et de la vie... Et ils dansent, car le rythme magique du chœur est pour eux, rien que pour eux. Des couleurs fantastiques les auréolent, ces Dieux de cauchemar. C'est la danse hiératique et lente des monstres de l'Orient, celle que répètent les moines dans certaines cérémonies occultes et qu'ont conservé les bayadères des temples brahmaniques... Les jambes et les corps se soulèvent lentement, dans un temps infini, comme les vagues lourdes et puissantes des Océans. C'est le même rythme de Brahma créant les mondes, de Çiva dansant dans les lieux sombres des incinérations sur les bords du Gange, des déesses cruelles piétinant la poitrine de l'homme qui meurt et halète soudainement sous la danse démoniaque. Oui, tous les dieux sont là, avides et impitoyables.

Et nous sortons, nous, les novices, lentement, sur la pointe des pieds en nous couvrant la tête du voile jaune de notre manteau. Au fond, les lumières circulent toujours derrière le voile d'or où il semble que des gémissements de bêtes se font entendre. Nous restons toute la journée dans les

cellules, immobiles, en proie à la terreur sans nom qui plane dans l'enceinte sacrée, car de grands mystères s'accomplissent dans l'ombre parfumée et interdite de la salle de prière...

La Grotte du Bouddha qui parle

Pour la première fois, depuis mon arrivée, je vais quitter le monastère de Chumi-Jadsa. Une petite troupe de moines doit se rendre à un ancien temple près de Gantok, vers le nord, sur les bords de la Teesta, rivière qui serpente du nord au sud, venant des massifs touffus et neigeux du Paw-hunri et du Kangchen-juga. Il y a certains livres de prières à prendre dans la bibliothèque de ce temple, gardé par de vieux lamas vénérables. Près de l'endroit se trouve une grotte très sacrée ; elle renferme une antique statue de Bouddha, offerte, paraît-il, par le Tashi-Lama, et qui vient de Chang Sham-ba-la, le pays des légendes, des steppes et des déserts de glace, où plane encore le souvenir du Dieu de la Guerre, Gengis khan. Ce temple est connu au loin pour les miracles qui s'y sont produits.

Mon Maître me conseilla de suivre les moines pour adorer la Présence qui résidait dans cette grotte. Il me confia au guide de la caravane, un Lama ayant beaucoup voyagé et acquis une réputation de sainteté.

Il était très savant, le vieux Lama. Alors que nous cheminions dans les étroits sentiers qui conduisent, le long de la Teesta à la grotte sacrée, j'appris beaucoup de choses du prêtre, tout menu dans son ample manteau jaune... Devant nous le Kangchen-juga se dressait, haut dans le ciel, le sommet couronné de blanc. Le sentier descendait brusquement au milieu de magnifiques forêts de chênes et de hautes fougères, avec des plantes étranges, des orchidées retombant des branches mousseuses. De magnifiques papillons, fleurs vivantes, traversaient la route sinueuse, voltigeant devant nous. A pic, à côté de notre chemin, dans une vallée remplie de brume, grondait le torrent rapide et sale ; la température était étouffante et notre marche difficile.

Le moine me contait ses voyages, ses rencontres, sa vie mouvementée dans l'immense Thibet. C'était pour moi une page du Lamaïsme inconnu qui m'aidait à comprendre un peu mieux ce peuple étrange, certainement prédestiné...

— « Maintenant, ajouta-t-il, tristement, nous approchons de la fin. Notre vénéré Maître, le Daleh-Lama, est le dernier de la glorieuse suite des Bouddhas vivants... La Pierre noire a été volée

et, depuis, le Bouddhisme s'éteint lentement. Les barbares, de tous côtés, nous enserrent, nous pénètrent malgré les efforts de nos chefs. La spiritualité de notre peuple, le plus religieux de la terre, disparaît devant le flot montant des coutumes païennes... Oui, en vérité, nous approchons de la fin... Il faudra que les Sages se cachent à nouveau afin de préserver la Science sainte de toute souillure et de toute profanation. Il faudra que les prédictions se réalisent, toutes les prédictions ; et les plus douloureuses et les plus tristes auront leur tour...

— Parlez-vous de celle du *Maître des Trois Mondes* ? » demandai-je brusquement ; car ce nom ne m'était pas inconnu et je l'avais surpris dans des conversations entre Lamas.

Le vieux prêtre devint blême et me regarda :

— « Même ce qui devrait être caché est révélé et *Cela* indique bien que les temps sont proches... Tu sais que la Loi nous interdit de nommer notre Père ou notre Chef. Comment pourrais-je parler de *Celui* qui est le Lama des Lamas, le Maître parmi les Maîtres ? Si tu dois voir la Lumière dans ce cycle, tu connaîtras ce que nous murmurons tout bas, certains jours...

« Sache, en tous cas, qu'une *présence* divine a

sanctifié la grotte où nous allons. *L'image* qui y est adorée est vieille, très vieille... Le Saint, Avalokiteshvara le bien aimé, y réside. Cette statue est taillée dans une matière *qui n'est plus* de cette terre... et de grandes choses s'y sont produites, autrefois... au temps que l'on appelle maintenant celui des légendes et des incarnations divines... »

Et ainsi le vieux Lama parlait, pendant notre marche à la grotte du Bouddha. Nous défilions dans les magnifiques forêts de pins tordus et de chênes où les éternelles orchidées au parfum âcre se dressaient brusquement dans la pénombre de la jungle et leurs couleurs vives faisaient comme de grosses taches blanches, jaunes ou rouges dans les lianes enchevêtrées que survolaient d'énormes papillons...

.

Le temple était situé dans un site naturel et sauvage qui le rehaussait splendidement, comme le sont tous les temples que j'ai visités, s'harmonisant entièrement avec le paysage et intensifiant ainsi l'atmosphère religieuse du lieu... C'était un très vieux temple, construit avec d'énormes pierres, sans ciment, d'un aspect sauvage et mystérieux. La forêt de pins qui l'entourait, à perte de vue, rendait

le lieu sombre et, sous ces arbres, semblables à de gros serpents pétrifiés, régnait un profond silence. Les rochers, à fleur de terre, étaient rouges et noirs ; et cela me paraissait un site primitif et grandiose...

Je me dirige lentement vers la Grotte sacrée, avec le Lama, car le soleil se couche et c'est l'heure des adorations et des prières avant les terreurs de la nuit. Une fois de plus les sommets rouges et gris du Temple se dorent aux rayons qui les frappent dans un dernier flamboiement, par dessus la masse verte des arbres de la jungle. Nous marchons lentement vers la Grotte que je prévois être aussi grise et noire que le temple, sur cette terre d'un âge à jamais disparu...

Une clairière, une descente douce sur un épais tapis de mousse, et, à flanc de montagne, dominant le fleuve qui gronde en bas, dans les arbres de la vallée sombre, l'entrée de la Grotte. C'est un émerveillement ; des plaques d'or sont là, scellées sur la pierre. Au-dessus du portique artificiel, une stèle gravée de signes à demi-effacés ; et cela fait étrange, cette pierre antique encastrée dans les plaques d'or couvrant le roc, rutilant, magnifiquement, au soleil couchant. Le Lama n'a pas levé la tête ; il marche plus lentement, avec un peu plus de

respect encore dans son attitude méditative. Mais comme « je ne sais pas encore », je regarde et j'admire ces pierres et ces roches désertes, recouvertes d'or pur, et que nul ne garde, sinon le respect et la terreur qui entourent les demeures des Bouddhas et des Dieux.

Après le vestibule obscur, étroit, la Grotte s'élargit brusquement en une fantastique nef qu'éclairent des lampes, fixées dans de précieux lampadaires scellés aux murailles ; des bannières de soie jaune et rouge pendent, à la mode thibétaine, un peu partout. Au fond du sanctuaire naturel, sur un trône de bois rouge et drapée de soieries richement brodées, est la fameuse statue du « Bouddha qui parle », objet de vénération de tout le Thibet et de la Chine.

Le vieux Lama se prosterne devant l'Idole, et, dans sa perpétuelle méditation, avec cette impassibilité de visage, commune à tous les asiatiques, il ressemble à la statue immobile et mystérieuse. La main devant les yeux, il prie...

Je regarde aussi le saint visage, grave dans son indifférence. Dans ce coin perdu de l'Asie, le mystère règne, en souverain Maître ; je connais si peu ces esprits et ces êtres humains ! il y a malgré tout une hostilité sourde que j'ai ressentie depuis

mon arrivée et qui continue à m'entourer comme d'un filet invisible ; il faut que je me moule, que je me forme dans cette individualité jaune, si lointaine de la mienne ; je sais et je sens que les choses et les gens sont hostiles à « l'étranger », venant de l'Ouest, du pays de la Mort et du Feu, des innombrables barbares qui, sur des machines diaboliques, sont venus asservir et dominer les peuples de la Terre sainte. Je crois lire tout cela dans l'expression étrange de la Statue. C'est un Bouddha, ou plutôt un Boddhisattva, car il porte le costume royal et des bijoux magnifiques. La main finement sculptée est inclinée vers le sol dans un geste de charité et d'abandon, et ainsi le Délivré offre au monde la paix suprême de la Sagesse...

A côté de moi, le Lama prie toujours, dans sa contemplation intérieure, les traits figés dans un calme semblable à celui du visage du Saint, du Boddhisattva doré et ruisselant de perles et de turquoises. Doucement le vieillard maintenant jette des poignées d'herbes odoriférantes dans un grand brûle-parfums et a découvert un miroir magique, au-dessus de l'autel. Les vapeurs lourdes des herbes montent lentement et forment un nuage devant le grand plateau brillant du miroir...

La voix grave du prêtre s'élève dans la grotte :
 — « Mon Fils, les destinées des êtres humains sont dirigées par les Dieux et les Démons. Mais ceux-ci obéissent aux Sages et aux Saints, qui peuvent ainsi lire l'avenir des peuples et des races... Une présence auguste sanctifie cette place et si les Dieux te sont propices, tu peux voir dans le Miroir la réponse à tes angoisses... Que le Maître te protège ! »

Et je regarde la surface sur laquelle la fumée trace d'étranges dessins mouvants... C'est alors une chose extraordinaire : les dessins et les ombres semblent obéir à une impulsion, à un mouvement rythmé ; un tourbillon se forme dans le centre du miroir magique, et vite, des nuages, des couleurs passent : du bleu, du jaune, du blanc, de l'or, enfin, de l'or rutilant comme du feu, éblouissant et vivant...

Puis, dans le centre de cette étrange vision, une tête apparaît ; un fin visage au masque volontaire et énergique, entièrement rasé comme celui des lamas thibétains. Le crâne est énorme, proéminent, et les yeux étincellent, puissants, extraordinaires, surhumains ; ce sont des yeux triomphants, illuminés, rayonnants...

L'atmosphère de la caverne s'est subitement

refroidie. Un vent invisible agite les bannières et les lourdes tentures de soie. L'influence occulte des dieux évoqués se fait sentir. Je reconnais cette sensation de peur, d'angoisse, de vertige ; les Invisibles accourent... Le miroir devient hallucinant ; dans un brouillard jaune et or qui ruisselle de feu, des êtres passent, des ombres se dessinent, des scènes étranges et des visions de l'au-delà se montrent. Il semble que le miroir oscille sous la force magique qui l'imprègne ; le crâne de la première apparition revient et les yeux se fixent sur moi, à nouveau. Un signe apparaît derrière lui et bientôt rutilé sur les flammes de la vision. C'est le signe des sociétés secrètes de l'Asie, celui qui unit des millions et des millions de Jaunes. Enfin devant le miroir, dans une auréole de feu et de clarté, j'eus le premier contact avec l'un des Etres les plus redoutés de l'ésotérisme asiatique.

Ce qui me fut dit, je ne peux l'écrire ; il y a un serment entre moi et Lui et je ne le trahirai pas ; d'ailleurs ces sortes de choses sont inexpriables. Ce fut mon premier contact avec la Science secrète des lamas ; j'entrevis le Soleil qui illumine les Yoghïs, les Sages et les Bouddhas, Celui que les Chinois, ce peuple sage, a personifié par le Dragon et que les Thibétains ont appelé

aussi Avalokiteshvara, Le Bien-Aimé au Cœur compatissant.

.

Et cela se passa un soir, dans la Grotte sacrée au grand portail d'or pur, devant le visage très vénéré du « Bouddha qui parle ».

Lorque je sortis avec le Lama, je me retournai pour voir encore une fois cette demeure mystérieuse. Les plaques d'or luisaient faiblement dans la pénombre à la lumière blanche de la lune et je ne savais plus ce qui paraissait le plus incompréhensible : de l'entrée sombre qui conduisait au Miroir de cuivre thibétain, ou des étoiles qui, dans ce ciel d'orient, étincelaient, innombrables et si proches...

L'incarnation du Dieu vivant

La tristesse plane sur le Monastère de Ky-rong, dans les montagnes blanches du Nord... Les chants lugubres s'élèvent en un rythme douloureux et lent. L'Umzé du Monastère, le vénéré et tout-puissant Lama Mé Thôn-Tsampo est mort. Le grand thaumaturge et thérapeute, célèbre dans tout le Thibet occidental, l'un des Bouddhas vivants de la terre interdite, a quitté son enveloppe physique pour aller dans la glorieuse Lumière... La tristesse plane sur le Monastère de Ky-rong, dans les montagnes blanches du Nord...

Nous sommes partis, une troupe de moines et moi, rendre le suprême hommage d'adoration avant l'incinération. De plus un rite mystérieux doit s'accomplir et l'assistance de tous les Lamas est indispensable. Le défunt était un Khoubilgan, un Bouddha incarné, et le chapitre du Monastère a recherché l'être vivant dans lequel devait s'incarner l'esprit de Bouddha, toujours présent parmi ses adorateurs. Après les quarante-neuf jours dans le monde intermédiaire, le Bardo Todol, le rayon divin qui illuminait l'Umzé se pose à nouveau sur l'être que le destin a choisi

et qui devient alors un Bouddha vivant, répandant autour de lui la Lumière et les bénédictions mystiques.

Une foule de Lamas, appartenant presque tous à la secte des bonnets rouges, est accourue pour assister à l'événement. Nous avons pénétré dans le parvis du Temple où, sous un immense dais, repose le corps du Lama. Selon les rites lamaïques, le cadavre a été soigneusement embaumé. Presque nu, le corps est accroupi dans la posture de méditation. Autour de lui les lamas récitent les prières magiques dans un pieux murmure monotone, que scandent les grondements assourdis des tambours de peau humaine. Et l'Umzé, entouré de ses fidèles disciples, semble vivre encore et méditer une vérité métaphysique, selon quelques rites ésotériques, au milieu du cercle attentif et silencieux des lamas de son monastère. Les domaines de la vie et de la mort se confondent vite sur cette terre sainte et presque tous les Lamas ont franchi, vivants, les portes des ténèbres de l'au-delà.

Or, les lamas astrologues et magiciens ont cherché l'être vivant digne de la prochaine incarnation du rayon mystique. C'est un jeune enfant de huit ans environ, d'une humble famille de paysans

de la région et que le sort et les astres ont unanimement désigné. Dans un coin de l'immense cour, un groupe compact entoure l'élu. Son visage reflète une terreur non dissimulée de l'étrange et nouveau spectacle qui l'entoure. Ce fut pour moi un mystère que la comparaison de ce visage ingénu et enfantin avec la majesté suprême, le calme assuré et surhumain qu'il refléta après l'effroyable cérémonie.

Déjà les gongs résonnent, les damarus s'agitent, les cymbales sonnent, les cloches lancent les appels aigüs, les trompettes d'os humains hurlent ; l'enfant élu, dans son coin, pleure, s'inquiète. Un groupe de lamas l'emporte...

Des chants, tout d'abord ; des invocations aux Dieux et aux Ydams de la communauté qui ont guidé l'Umzé et ses disciples innombrables dans le sentier redoutable ; des prières au Compatissant pour qu'il daigne demeurer parmi son peuple pour le guider, le soutenir, l'aider. Sa Présence mystérieuse est une lumière qui illumine le monde morne de cet âge noir... Grave, l'hymne continue, interminablement. Le santal et l'encens, en volutes épaisses s'étalent sur les groupes inclinés des bonnets rouges et forment un brouillard qui

estompe les formes immobiles des lamas méditant.

Lentement, une procession s'avance en psalmodiant. Sur une civière, l'enfant est étendu, raide, d'une pâleur cadavérique... Serait-il mort, lui aussi ! Quel mystère repose donc sous les traits altérés du petit corps ?... Lentement, ils s'avancent, les prêtres en manteaux écarlates. Les écharpes rouges me paraissent des filets de sang sur la blancheur de la soie qui enveloppe l'enfant que l'on transporte.

Pieusement, ils ont entrouvert les bras croisés du Lama qui repose dans son éternelle méditation. Ils ont placé le corps de l'enfant sur les genoux croisés du cadavre et les bras ont été refermés... Un voile blanc est posé sur ce groupe et brusquement les instruments se taisent, tous, dans un silence tragique.

Soudain, un chant s'élève. De la foule des lamas, des groupes sombres, une voix grave parle et prononce des paroles rituelles. Doucement le chœur reprend les stances ; puis les instruments, un à un, lentement, grondent sourdement. L'âme thibétaine, religieuse jusqu'à la folie et mystique jusqu'à la démence, s'exhale dans un chant mineur, dans cette invocation mystérieuse dont

elle possède le charme redoutable des mots et des rythmes. Et tout cela est poignant et triste, triste comme un chant d'église imprégné de l'humaine désespérance, éternelle...

Et, tout à coup, un cri déchirant, un hurlement interrompt la psalmodie. Les lamas se précipitent, soulèvent le voile blanc qui recouvrait les formes immobiles. Je vois... je vois le cadavre renversé, les bras entr'ouverts, le corps replié en deux sur le côté, et debout, les yeux brillants, dans une attitude d'autorité absolue et de puissance victorieuse, l'enfant qui, maintenant, s'avance vers les groupes agités.

— « C'est moi, le Lama Mé Thon Tsompo, fils spirituel du Lama Khur Tchong Repa. Ecoutez, écoutez... Du Vihara immense, de la présence d'Urgyan, je suis descendu ; des cieux Tuchita où règne Cham-pa, le Bouddha d'Amour, je suis venu et parmi vous je demeure... »

Dans une exaltation farouche, l'enfant-Dieu prophétise. La forme naïve et juvénile a disparu. Une énergie spirituelle, une expérience mystique mûrie et sûre, une connaissance approfondie de la Doctrine s'expriment par la bouche enfantine.

Devant l'enfant, les lamas ont disposé les chepelets, les tasses à thé de la communauté, y

mêlant intentionnellement les objets ayant appartenu en propre au vénéré Lama défunt. J'aperçois l'enfant, sur la demande du chapitre du monastère se diriger d'un pas rapide vers les instruments sacrés et, sans hésitation, choisir 4 ou 5 objets, les emporter avec lui vers le trône, au fond de la nef en disant : « Ceci est mon chapelet ; cela est ma tasse à thé ; ceci est mon dordjé... » Il y a un ton de commandement absolu et le doute n'est plus possible. Le mystère règne ; le mystère absolu, sombre et tragique...

Tour à tour les lamas du monastère d'abord, les lamas visiteurs ensuite viennent rendre hommage au jeune et nouveau Guide spirituel de la communauté qui, avec des gestes pleins d'onction les bénit. Le tour de mon lama et de moi-même arrive. Je n'oublierai jamais l'impression hallucinante de ce visage d'enfant que j'avais aperçu timide et puéril dans sa naïveté et que je voyais maintenant, mesuré, calme et rayonnant, et dont le regard pesant dans le visage impassible semblait tout imprégné d'une ombre inconnue et redoutable...

Vers Lhasa

La caravanne s'allonge et serpente sur l'étroit sentier, à côté de l'abîme bouillonnant. Les yaks, énormes et massifs, aux hautes cornes arquées marchent lourdement ; les poils gris et sales qui tombent de leurs flancs forment un manteau qui les recouvre et qui traîne. Les grosses clochettes suspendues aux cornes tintent de la même note, perpétuellement, et c'est un ensemble mélancolique dans la brume du soleil levant.

J'ai quitté la Maison de Prière de Chumi-Jadsa, car mon Maître m'a incité à partir pour Lhasa afin de trouver des Instructeurs plus puissants et plus qualifiés. De plus il paraît que mon initiation a suscité des commentaires au Potala et les autorités désirent connaître de visu cet occidental. Pour éviter les questions indiscrètes du gouvernement britannique, et comme *l'on connaît* mes faits et gestes depuis mon arrivée aux Indes, on me fait voyager dans une troupe de moines du monastère, habillés comme eux, le soleil et le vent s'étant chargés de transformer la couleur de ma peau. L'Umzé de Chumi-Jadsa risque d'ailleurs sa vie ; car si par

hasard j'étais un envoyé d'une puissance politique étrangère, sa tentative de m'introduire ainsi dans la terre interdite serait punie de mort. Je connais trop de choses sur la politique et la doctrine du Lamaïsme ; mais la recommandation formelle de l'Umzé a vaincu les hésitations du Sacré Collège. Pour continuer mon initiation, on me veut proche afin de me surveiller et me punir plus rapidement en cas de défaillance. Il y a des lamas médecins à Lhassa qui connaissent beaucoup de choses et mon Maître m'a prévenu clairement de mon sort. Un jeune Lama qui échoue dans ses études a la ressource de devenir Lama sorcier dans quelque village chinois ou thibétain ; quant à moi, je sais que mon cas sera très différent. Dans ma marche vers la connaissance de l'ésotérisme lamaïque, je ne peux plus reculer. Je connais le pouvoir de certaines plantes, de certaines feuilles, de certains venins que les Lamas manient avec une dextérité dangereuse ; il y a d'étranges maladies au Thibet.

J'ai franchi les montagnes blanches qui défendent la terre des Moines. Ce ne furent que des ravins, des gorges encaissées entre des murailles abruptes, des sentiers étroits contournant d'inimaginables chaos. Les hauts plateaux furent atteints et par la route plus fréquentée de Gyang-tsé, et

Chushul, par petites étapes, nous arrivons à la ville sainte. Il ne nous est survenu aucun incident notable en cours de marche ; les moines me firent passer facilement les endroits dangereux. Sur un bac rustique et grossièrement rectangulaire, nous avons traversé le Brahmapoutre et sommes arrivés à Chushul, où grâce à nos qualités de Lamas nous avons eu la meilleure place à l'hôtellerie du village.

On semble m'ignorer depuis mon entrée au Thibet ; nous nous arrêta mes dans des monastères le long de notre route et je rendis hommage, avec les autres lamas, à l'Umzé et aux saints protecteurs de l'endroit. Mais je sais que l'on m'observe attentivement, et qu'un moine vigilant est derrière moi, prêt à noter mes défaillances.

Cela m'indiffère totalement ; je me transforme lentement en asiatique ; je vis, je pense, je médite comme un moine thibétain ; j'en ai acquis les habitudes ; j'en ressens les émotions religieuses ; j'en partage la mystérieuse fièvre de l'inconnaisable et la frayeur sacrée des dieux que je pressens de plus en plus réels, autour de moi ; génies des eaux, des montagnes, dieux des forêts, je les connais et j'ai vu les rituels pour les commander,

les calmer ou les déchaîner. Je ressens aussi ce mépris de l'activité stérile des choses d'ici-bas ; et je deviens à cet égard impassible comme ces sages de l'Asie qui savent ce que toutes choses valent et qui les ont classées définitivement, à leur juste valeur...

Nous parcourons la vallée sacrée de la rivière du Milieu, le Kyi-Chu. La gorge se resserre sur la route rocailleuse puis s'élargit jusqu'aux derniers contreforts qui dominent Lhasa ; à gauche nous avons laissé le monastère de Drépong, le plus peuplé de la terre, avec sa ville, son armée et ses quelque douze mille moines. Nous approchons de la ville sainte et commençons à murmurer des prières, car tout ici est sacré, le sol, l'air, l'eau, les pierres. La Cité, invisible encore, rayonne déjà autour de nous ; elle rayonne sur les bas-reliefs sculptés dans la roche, et devant lesquels il y a des offrandes et des étoffes de couleur ; elle rayonne sur les immenses Mani gravés en lettres gigantesques sur les rochers rougeâtres ; elle rayonne, la Sainte Cité, dans les hautes bannières et les longs oriflammes jaunes et rouges, claquant au vent violent du soir qui balaie l'immense plateau de l'Asie centrale ; tout chante la présence sacrée des saints et des dieux qui rési-

dent là-bas, derrière les montagnes violettes, dans la grande ville de l'Asie, Celle que l'on vénère par-dessus toutes les autres cités et tous les autres sanctuaires...

Puis, soudain, dans l'éblouissement de la lumière ardente du soleil d'orient, un étincellement au loin, dans une masse grise et ocre : la coupole dorée du Potala, la résidence très-sacrée du Daleh-Lama. Là réside le représentant spirituel de la plus haute doctrine et du plus puissant ésotérisme que je connaisse ; Celui qui est dans ces murs possède des pouvoirs dont j'ai déjà entrevu les effrayantes possibilités. Et je sais aussi qu'il y a d'autres mystères, d'autres choses occultes, plus redoutables encore, et qui ne sont révélés qu'aux vieux Lamas, déjà parvenus au seuil de la mort...

Lhasa ! la cité des monastères, la ville de la prière, le refuge des Dieux de la terre, la demeure des Bouddhas incarnés ! Ceux qui résident là sont des délivrés, des Arrhats ; ils ont atteint tout ce que peuvent atteindre humainement les hommes. Ils ont une connaissance des lois de la Nature, que leur ont légués des races et des continents disparus, et cela devient surhumain. Leur science leur a été révélé par des Etres qui ne sont pas de

ce monde et ils conservent à ce sujet de redoutables mystères dans leur archives secrètes.

Tout cela je le ressens dans une profonde émotion religieuse ; je fais comme mes compagnons de voyage qui se sont inclinés devant cette première vision de la sainte Cité dans un geste d'adoration et de profond respect. Pour moi le premier but de mon voyage est atteint, car je suis enfin dans la demeure des sages de la terre, de Ceux qui ont pénétré les mystères de la vie et de la mort...

L'Oracle Sacré de Lhassa

A Lhassa, je demeure au monastère de Ramot'ché, au nord de la ville, à peu de distance du Potala. L'on y étudie la Science occulte et les rituels de Magie. Sous la direction d'un ami de mon ancien Maître de Chumi-Jadsa, un gradé dans la hiérarchie lamaïque, je continue à travailler de ténébreux arcanes.

C'est une autre vie, d'autres préoccupations intellectuelles. Cela m'a surpris d'abord ; alors qu'à Chumi-Jadsa, le côté mystique du Lamaïsme m'était enseigné, on étudie ici le côté magique et cérémoniel de la Science sacrée. Il n'est plus question de l'adoration des Bodhisattvas, de Nirvana et de Paix mystique. Il s'agit maintenant des puissances élémentaires de la Nature. Mes nouveaux Maîtres me montrent la force naturelle des dieux au travail dans les choses et les êtres ; ils m'apprennent les moyens de les dominer, de les diriger et de les vaincre. Les cultes auxquels je participe sont des cérémonies magiques, car les forces de la nature sont divinisées en Orient ; cela permet de les classer et de les reconnaître.

J'apprends aussi le maniement des instruments spéciaux de magie. Il me semble que je rejoins des époques disparues aux rites obscurs ; les objets et les signes ont des sens perdus et lointains, et la lente accumulation de leur symbolisme psychique les a rendu tout-puissants et très redoutables. C'est le Dordjé (1), la foudre divine, sorte de cylindre se terminant par cinq pointes qui s'incurvent en formant une flamme. C'est le Pourbou, le poignard sacré, triangulaire, et qui sert à d'étranges usages dans certaines cérémonies d'immolation psychique ; c'est aussi une arme de défense contre les puissances ennemies, les démons et les larves humaines. Il y a aussi le chapelet à grains de vertèbres de serpent, le Theu Treng (2), insigne mystérieux d'un des pouvoirs magique de l'être humain et dont l'usage remonte dans la nuit des temps de la Tradition sacrée...

Le monastère est royal, immense. Le temple est une merveille d'antiquité et de sculpture. D'étranges cérémonies s'y passent, car je suis dans la première école de magie de l'Asie. L'occidental qui a mis en doute le pouvoir de la Magie n'aurait qu'à

(1) Orthographe thibétaine : rdo-rje.

(2) Ou Pren-ba, (prononcez Ten-va).

faire un séjour au monastère de Ramot'ché, et assister aux évocations et à ses scènes de cauchemars ; les forces de la Nature et de l'homme y sont disséquées et analysées avec une telle minutie, une telle précision que les recherches occidentales en psychologie sont bien peu de choses en face des résultats que les magiciens thibétains obtiennent. Ce ne sont pas les tables que j'ai vu tourner ici ; ce sont d'énormes blocs de pierre noire, roche primitive et grossière, qui tournaient lentement dans les alvéoles grasses de beurre sacré, masses énormes oscillant aux rythmes des incantations magiques... il y a une atmosphère d'épouvante, d'hallucination qui ébranle et émeut ceux qui approchent ces détenteurs des secrets de la Nature. Les forces occultes de notre corps sont étudiées et cultivées effroyablement ; c'est l'école des fakirs et des faiseurs de miracles, de ceux qui se répandent en Asie et dominant les populations par leur puissance et leurs prodiges. J'ai vu d'étranges choses dans le monastère de Ramot'ché... J'ai vu des phénomènes que le plus sceptique des savants d'Europe serait incapable d'expliquer... Il y a des cérémonies au Thibet, certains soirs d'épouvante, dans la nef assombrie, au son des damarus, et des cymbales de peau humaine, qui me firent trembler

d'effroi. J'ai vu des morts se dresser, blêmes, dans leur robe brune, et, obéissant aux impératifs des Lamas tout-puissants, osciller lentement sur les autels parmi les nuages des parfums et les grosses gerbes de fleurs rouges et jaunes ; les prêtres thibétains ont le pouvoir de *retenir* les âmes des morts sur la terre... Et dans l'ombre fantastique de la nef, ces formes sombres me rappelaient les cypres qui s'agitent lentement au vent d'hiver...

J'ai vu des flammes jaillir des pointes des Dordjé que brandissaient les Lamas et illuminer les idoles d'une auréole de feu et de lumière... J'ai vu bien d'autres choses encore qui épouvantaient les plus téméraires et rendaient à Ramot'ché les jeunes étudiants de la Haute Science semblables à des vieillards...

.

J'ai été présenté au Grand Oracle de Lhassa. Le Sacré Collège du Potala, dont la surveillance invisible ne se relâche pas, en a décidé ainsi. Ce lama possède le don de clairvoyance et de divination ; il paraît que le Daleh-Lama a souvent recours à lui pour des décisions importantes. Il habite le monastère de Garma-khia, à l'est de la Ville sainte.

Lorsque nous arrivâmes, mon guide et moi, nous étions attendus par le saint personnage dans sa chambre particulière. Assis sur un trône de laque noire incrustée de nacre chinoise finement travaillée, l'Oracle était revêtu de son costume de cérémonie de soie jaune, bordé de grosses pendeloques d'or et de pierres précieuses. Un casque, de forme étrange, lui enserrait la tête...

J'eus un exemple de plus de l'exquise politesse asiatique. On m'offrit le thé et l'« écharpe de félicité » ; on s'enquit de ma santé, de mes études, de mes divers voyages... et je vis l'habileté fine de ce prêtre à lire dans mon âme et à deviner les mobiles cachés de mes actes. Dans la haute fonction qui l'attache à Lhassa, cet homme a vu plus de choses et tramé plus d'intrigues que beaucoup de généraux et de monarques tout-puissants de l'Asie... Je regardais curieusement ce visage ridé et souriant qui recélait de sombres mystères ; car l'autorité de ce Lama thibétain est incontestable sur plus de trois cent millions d'âmes.

Mais en bas, les trompettes monstrueuses appelèrent les lamas et les novices pour la cérémonie qui se préparait. Nous fûmes installés dans un coin sombre du Temple d'où nous voyions parfaitement le grand trône massif au milieu de la nef ; les

sculptures et les soieries s'éclairaient aux lueurs changeantes des lampes innombrables du Sanctuaire. La musique et le chœur avaient commencé leurs harmonies et leurs rythmes scandés de brusques coups de gongs. Puis, dans l'ombre de l'autel, comme une apparition de dieu, l'Oracle se montra. Engoncé de lourdes et somptueuses soieries, le vieillard me parut encore plus cassé, encore plus mince que là-haut, dans sa chambre. D'immenses plaques de laques noires où les invocations en lettres rouges rutilaient, étaient portées à bout de bras et remuées en cadence...

... Les gongs redoublent leur tonnerre et les crescendos du chœur des moines sont à leur apogée. L'oracle est immobile dans son trône... et déjà il tremble. De ses yeux fermés, des larmes coulent sur la face cireuse ; des mouvements convulsifs l'agitent suivant le rythme accéléré des chants rituels. Un lama, le visage caché d'un voile de soie noire, murmure sur un ton mineur de puissants dzoung... Puis tout à coup les gongs tonnent, les trompettes poussent un rugissement qu'accompagnent les clameurs des lamas. Projeté par terre, devant son trône, l'Oracle se tord, en hurlant. Deux serviteurs se sont précipités et le soutiennent pendant cette crise où le Dieu prend

possession de son serviteur. Peu à peu le calme revient ; aidé par les deux moines, il se relève, tremblant et s'affaisse dans le trône. Chose étrange, et que nulle illusion ne peut expliquer, il a pris la même attitude tourmentée, les doigts crispés, le corps tordu, que l'Image du dieu, que je ne peux identifier et qui se trouve au fond du temple, brodée sur une immense bannière derrière l'autel. Le visage du Lama a le rictus du dieu triomphant ; mais la mâchoire inférieure du prêtre lentement s'ouvre et se referme comme si *quelque chose* essayait en vain de s'extérioriser ; des larmes de sang perlent sur le visage émacié qui, dans l'ombre de la nef, paraît luire d'une phosphorescence surnaturelle...

Et l'Oracle parle : ce sont d'abord des mots sans suite, avec des efforts dans la pauvre poitrine haletante, comme si le dieu s'impatiait de l'imperfection de la forme qu'il a revêtue. Car il a des ordres à exprimer et il ne souffre aucun retard ni aucune négligence dans leur exécution. Les lamas se sont rapprochés et attendent, anxieux, les paroles divines... les mots sont plus distincts, maintenant ; c'est du vieux thibétain, mêlé de mongols. Puis des lambeaux de phrases et dans un style lapidaire l'Oracle parle ; sa voix est sourde,

haletante. Je suis impressionné par cette force mystérieuse qui, dans ce faible corps, essaie de s'extérioriser au milieu de souffrances infinies. La grande assemblée des Lamas est muette et tous écoutent la voix du dieu incarné :

— « ... Je vois... je vois... des peuples, des peuples armés et qui crachent le feu sur la terre, dans la mer et dans les airs... et il y a du sang, des flots, des torrents de sang... et cette mer rouge pourrit... je vois les infections engendrées de cette pourriture : la maladie, la famine, la mort... et les grands démons du septième enfer sont déchaînés... ils se précipitent vers les lieux de pourriture et ce sont de plus grandes famines et de plus grandes misères... les peuples crient justice et meurent... et puis, du sang à nouveau et les nations sont disparues... la terre tremble et les océans se déplacent... le règne des Gehg, du grand Ennemi arrive dans la nuit et les flammes. La terre est recouverte des doud-pos, des fantômes des morts qui n'ont pas épuisé leur vie et qui rôdent encore, poursuivis par les Sindja, dans les cycles lunaires...

« Et toi, que viens-tu faire parmi nous, homme de prière, amant de l'Eternelle Sagesse ? Tu viens de la terre du sang et de la mort et tu en es encore

imprégné... tu as déjà reçu l'Initiation mineure dans le pays du sud ; avance, tu peux travailler sans crainte car ton cœur est pur et le Compatisant est sur toi... attends encore un peu et tu verras la Lumière de la terre, attends encore... une-deux-trois-lunes... tu seras appelé... n'oublie pas le Visage que tu as vu, le grand secret de la terre... » et l'Oracle, à nouveau, prophétise à travers le temps et l'espace, les grandes heures de la Destinée de notre Humanité. Les lamas scribes s'empressent de transcrire les visions du Voyant, car depuis des temps très anciens, l'on conserve à Lhassa, dans une bibliothèque secrète, les paroles des Oracles qui ont guidé le peuple saint depuis ses lointaines origines.

A Lhassa, la ville inconnue

Mon arrivée à Lhassa a suscité des commentaires au Potala... Malgré ma bonne volonté, les oracles, le sort favorables, une suspicion subsiste à mon égard ; je me sens malgré tout un étranger, et je peux paraître pour ces Thibétains un curieux, peut-être un espion anglais ; on veut donc me sonder entièrement, savoir qui je suis, ce que je pense, ce que je veux. Et des figures sombres m'observent nuit et jour, silencieusement, discrètement ; la police des Lamas me paraît être la première du monde.

Je demeure toujours au monastère de Magie où l'on me dévoile les secrets de la terrifiante science lamaïque. J'ai demandé selon les règles de la Tradition, et l'on m'a donné les Initiations mineures, celles que l'on accorde à tout asiatique, même laïque, qui en fait la demande. Mais il y a autre chose ici ; je ne suis ni sourd, ni aveugle ; je connais maintenant le thibétain parfaitement et j'ai saisi des remarques, des signes, des conversations étranges. Je sais que la constitution politique du Thibet est intimement liée à la cons-

titution religieuse et que certains secrets métaphysiques et politiques ne sont pas sans un certain rapport occulte. Pour s'épargner de me dévoiler l'un, on me fait ignorer l'autre. J'ai demandé les Initiations majeures, car je suis prêt ; l'on m'a fait répondre que les épreuves arriveraient bientôt et qu'il fallait attendre avec patience...

Attendre ! Je connais ce mot depuis mon séjour en Asie ! et je prends patience, car tout passe, sur cette terre, même la curiosité des autorités thibétaines. Je demeure donc à Lhassa et les quelques heures que les exercices me laissent libres, je les emploie à pénétrer un peu plus l'intimité de ce peuple que j'aime profondément.

J'ai fait connaissance, dans la Ville sainte, de quelques notables que mon double titre de lama et d'étranger a attiré. Lorsqu'ils savent que je me rends aux bazars du centre de la ville, ce sont de solennelles invitations, dans un style exquis et raffiné. Le fils aîné me porte, en grande embassade, l'écharpe de félicité, le Ka-tags, de fine soie blanche, qui accompagne toute politesse, toute invitation au Thibet. Car, n'est-ce pas « on me trouble dans mes méditations et mes travaux religieux, et ma présence est évidemment

ailleurs que parmi les très indignes qui osent me demander de passer une nuit avec eux et de bénir leur toit et leur troupeau... » Je sais bien que c'est de la politesse asiatique, mais comment refuser une telle invitation ?

Avant la tombée du jour, je m'achemine lentement vers la ville en suivant le chemin bordé de fleurs et cotoyant les grands parcs silencieux, déserts que le soleil couchant rend plus tristes et plus abandonnés encore... Bientôt les quartiers extérieurs sont dépassés et les gens s'approchent du lama du monastère de Ramot'ché, le plus redouté de la région par sa puissance occulte. Des femmes, des mendiants m'implorent pour un remède, pour une amulette quelconque. Je leur distribue de petits morceaux d'étoffes que nous avons au monastère à cette occasion et qui ont touché quelques saintes reliques. Et c'est bientôt autour de moi une foule de gens qui me tirent la langue et mettent la main derrière l'oreille, signe le plus profond de la politesse thibétaine.

J'arrive aux bazars, et, à leur tour, les marchands demandent si le pieux et vénérable lama du monastère de Ramot'ché ne désire pas quelque chose ; ce sont des Chinois qui tiennent en général le commerce ici, et leurs salutations empressées me

distraient toujours et me rappellent invariablement l'Occident ; c'est un curieux enchaînement de pensées, peut-être. Mais leurs cris, leurs clameurs, leur affairément, leurs disputes sont une image fidèle de la vieille Europe...

Soudain, à un détour de la rue, le fils de la famille de mes amis vient à ma rencontre ; baisant le bout de la manche de mon manteau jaune, il me souhaite la bienvenue et s'informe avec un ton d'angoisse de ma santé. Et cela dans un langage imagé, un peu vieillot et suranné, avec des formules qui n'en finissent plus, mais qui me plaisent par leur douceur et leur raffinement.

La maison, peinte en rouge brique, fait le coin de la rue, et déjà mon arrivée est annoncée ; je les vois mes amis qui, avec de grandes langues, me saluent de loin, sur le pas de la porte blanche où pendent de nombreux oriflammes multicolores... Je les vois tous, à la file, qui m'attendent : le Père, vieillard mongol au visage ridé dont les yeux disparaissent dans les multiples plis de la paupière bridée ; la fille et le gendre, tous deux vêtus de longues robes et dont les silhouettes, au loin, se confondent ; le fils aîné qui a pris des grades universitaires dans une école de mandarinat en Chine et qui est très fier ; un autre fils, lama

dans un monastère de l'est et qui, silencieusement, prie et médite tout le temps, les yeux perdus dans un éternel rêve.....

Et l'on me fait entrer dans la grande salle de réception, semblable à celles de nos châteaux moyen-âgeux. Dans un coin, des coussins et des tapis brodés forment la place d'honneur qui m'est réservée. On apporte les lampes de métal à huile et, solennellement, après les cérémonies aux dieux protecteurs, le repas commence.

Etant religieux, je ne dois manger d'aucune chair de quoi que ce soit qui ait eu vie. Par déférence pour moi le repas est strictement selon la règle. Du tsampa grillé et délayé dans le thé, du riz bouilli, assaisonné de beurre et de sucre, sont les plats de résistance. Parfois, dans les circonstances solennelles, et selon l'arrivée des caravanes chinoises, on sert des mets qui proviennent de la lointaine Chine et qui coûtent très chers. Ces festins donnent lieu à de nombreux palabres. De vieux lamas, des religieux, des curieux viennent à tour de rôle prendre part à nos conversations théologiques. Le peuple thibétain est essentiellement religieux ; tout chez lui est dominé par le spirituel : coutumes, mœurs, langage. Les dieux thibétains sont connus et redoutés ; ils participent à l'activité sociale sous

toutes ses formes. La vie pastorale (car le commerce est presque essentiellement chinois) a développé chez les Thibétains le rêve et le mysticisme. C'est un peuple de moines, d'ascètes, de poètes lyriques et prolifiques qui chantent inlassablement les Dieux et le Héro Gésar...

Combien sont douces encore à mon souvenir ces soirées de Lhassa chez mes amis thibétains, alors que l'un d'entre eux chantait quelques hymnes religieux ou quelques poésies mélancoliques dont le sujet est toujours le même : la beauté de la vie ascétique et religieuse ; la grande désespérance des êtres ignorants qui peinent dans l'enfer des renaissances et dans les tourments de la vie terrestre remplie d'amertume et d'angoisse...

Le maître du tonnerre

Mon Guru m'incita à rendre visite à un Lama de ses amis, demeurant dans un petit hermitage, aux environs du monastère de Sera. Il connaissait les formules qui maîtrisent les éléments et je devais faire un séjour près de lui pour les acquérir. Selon la coutume immuable entre Lamas, mon Père spirituel me donna quelques objets de valeur pour offrir au Lama « gardien-de-la-doctrine » (bstan-srun-pa). Il est une coutume ancestrale, en effet, qui consiste à faire un présent d'étoffes ou de pierres précieuses au Lama qui doit enseigner une doctrine au disciple. Je me munis d'une pièce de drap fin de Lhassa, ville qui, en quelque sorte, possède la spécialité de sa fabrication ; j'y joignis quelques lingots d'or, des bijoux et des chapelets aux 108 vertèbres, avec des textes que mon Père spirituel envoyait, par mon entremise, au Lama et qui devaient m'accréditer auprès de lui.

Nous étions au printemps, et la nature offrait un charme incomparable. Les montagnes qui se dressent au nord de Lhassa empêchent le vent glacial des steppes de souffler directement, et c'est un

bocage émaillé de fleurs qui entoure la grande ville spirituelle de l'Asie. Des paysans, chantant lentement sur un mode mineur, travaillaient la terre rouge, pendant que les énormes yaks cheminaient sous les charges pesantes des bottes d'herbes et des sacs de grains. Sur notre route, des moines, des pèlerins, en quantité innombrables et en file pressée, accouraient vers la ville sainte, le visage rayonnant, et murmurant les prières aux divinités tutélaires des sites et des montagnes qu'ils traversaient. De temps en temps, une petite troupe de soldats, en tenue kaki, entourant un fonctionnaire quelconque, galopait rapidement vers quelques postes frontières à surveiller ou quelques monastères à inspecter. De tout cela se dégageait cette « atmosphère » thibétaine, si particulière, dont le charme a toujours agi profondément sur ceux qui l'ont approchée. Ici des marchands comptaient minutieusement les piécettes d'argent, enfilées sur une grossière ficelle, comme un collier rustique ; plus loin, un fanatique venu de quelque coin perdu de Mongolie ou des hauts-plateaux de l'Est, accomplissait son pèlerinage selon un vœu barbare et cruel ; il s'aplatissait sur la route poussiéreuse, murmurait un dzong, se relevait, avançait de la longueur de son corps étendu et recommençait per-

pétuellement son pénible exercice. Des troupes de pèlerins mettent ainsi des années à traverser l'Asie... Ces hommes sont méconnaissables : recouverts entièrement d'une poussière jaunâtre, du sang collé sur la figure, les yeux gonflés et rougis par le froid, les privations, le soleil, le sable des déserts ; les mains tuméfiées, ce sont de véritables suppliciés qui accomplissent ainsi leur saint pèlerinage. Mais une vie intérieure extraordinaire transfigure leur visage. Poussés vers un but désiré depuis plusieurs années, ils vont, traversant l'Asie, ses déserts, ses fièvres, ses dangers, vers le centre mystique qui les appellent et où ils arrivent souvent pour mourir de joie et d'épuisement... Mystères de l'âme de l'Orient, que je côtoie ainsi, mais que je sens infiniment lointaine et incompréhensible...

Le digne Lama « gardien-de-la-doctrine » habite sur une haute colline, dans les premiers contreforts de l'immense chaîne neigeuse qui barre, au Nord, le plateau thibétain. La renommée de ce Prêtre-magicien est grande et son influence redoutée. C'est un ancien Lama du monastère de Ramot'ché qui a certainement échoué aux examens dans les hauts grades et qui s'est contenté d'exercer la magie pour le plus grand bien ou le plus grand mal de ceux qui l'approchent. Il est aussi usuel au Thibet de deman-

der à un lama de faire tomber la pluie ou la grêle qu'en Europe de demander un renseignement à un quelconque office météorologique. Et, selon ce que je sais et ce que j'ai vu, je suis absolument persuadé que les erreurs de résultats ne sont pas du côté des lamas. On oublie en Occident qu'une croyance, quelle qu'elle soit, demande un minimum de réalité, sous peine de disparaître rapidement ; si le thibétain est un mystique, il est aussi un réaliste absolu. Il paie son lama pour obtenir de la pluie ou détruire par la foudre le bétail de son voisin ; si cela ne se produit pas, la puissance du magicien est immédiatement contestée et ce dernier doit disparaître de la région. Or cette croyance à l'efficacité de certaines formules et des rites sur le temps est absolument générale au Thibet et les lamas les plus élevés de la hiérarchie lamaïque m'ont confirmé la réalité des faits. J'allais d'ailleurs voir auprès de ce magicien des phénomènes assez troublants pour me donner une idée de la puissance réelle de ces hommes.

Dans une maison de terre, au sommet de la colline, le Lama me reçut. Je lui offris les présents, les lettres d'introduction et lui demandais la faveur de connaître les invocations pour dominer les éléments et connaître les forces occultes de la nature...

— « Mon frère de Lhassa m'a aidé ; nous sommes unis l'un et l'autre et je ne vois pas de raison de refuser de t'instruire dans les formules toutes puissantes. Les sceaux que tu m'apportes sont véridiques. Va aménager une demeure dans la petite grotte « Lumière-de-la-Lune » qui est à la droite de ce sentier, et attends-moi. Je te rejoindrai dans un instant. »

Je vais à la grotte « Lumière-de-la-Lune » ; sur l'autre versant de la colline ; elle domine la vallée où quelques troupeaux paissent sous la surveillance d'un jeune thibétain. Je reconnais dans cette grotte, le lit de peau de mouton et les grossières couvertures, les bols et les tasses pour la nourriture ainsi que les cases pour les livres, creusées directement dans le mur de pierre...

Il est ensuite venu, le Lama ; il m'a conduit à sa maison de terre et nous avons déjeuné de tsampa, servi par sa femme, qui partage la science de son mari et l'aide dans ses travaux magiques.

J'apprends les formules évocatoires. Il faut tracer selon des règles précises les cercles magiques (1) qui entourent les figurations des terres à inonder, à détruire ou à préserver. Il faut invoquer les Dieux

(1) Les mandalas tantriques hindous.

protecteurs qui obéissent aux appels formulés selon un cérémonial précis et rigoureux. Devant les cercles d'offrandes, il faut commander les dieux esclaves et leur indiquer les travaux qu'ils doivent accomplir. La puissance magique de l'évocauteur est évidemment toute-puissante en ce cas. Selon sa force et sa connaissance, il subjuguera plus ou moins de dieux et pourra accomplir plus ou moins de prodiges...

Or, *j'ai vu*. J'affirme ici mes visions et les résultats extraordinaires de l'entraînement occulte que j'ai suivi heure par heure avec une angoisse grandissante.

J'ai vu, le soir, devant les cercles magiques aux dessins multicolores et complexes, à l'appel impérieux du Lama, des ombres prennent forme, se préciser ; j'ai vu les éternels dieux apparaître, grimaçants, larves se mouvant selon les ombres capricieuses des volutes lourdes sortant des invisibles brûle-parfums, devant les offrandes. J'entendis les ordres donnés. Je vis cette conversation effroyable entre l'homme et les dieux obéissants. Et selon les instructions précises du Lama « gardien-de-la-doctrine », des éclairs jaunâtres sillonnèrent les ombres de la pièce parmi les tourbillons mouvants des formes. Or à ce même

moment, un orage effrayant devait se déclencher ; c'est ce que m'affirma le Lama. C'était une punition qu'il infligeait à quelques pâtres des vallées voisines qui s'étaient moqués de lui.

Je sortis pour m'assurer de la matérialité du fait et constater le travail des dieux protecteurs. Dans la nuit lourde, des lueurs éclairaient le ciel ; un vent rapide faisait trembler le sol et les vallées résonnaient étrangement. J'entendis le tonnerre gronder sourdement et il me semblait qu'une lueur surnaturelle entourait la maison du magicien, et s'étendait au loin, vers les sombres vallées des montagnes...

Et tous les dieux protecteurs, sous la domination du Magicien dont j'entendais les imprécations dans le silence de la nuit me paraissaient emprunter les formes rapides des nuages sombres qu'éclairait la lumière crue de la lune. La vision était fantastique... Le vent s'éleva en tempête et je rentrai. Autour du cercle d'offrandes, des épis d'orge et des brindilles d'herbes toutes fraîches étaient déposés. Un tourbillon de fumée noire remplissait la salle et des craquements singuliers s'entendaient dans les murs de terre et les meubles de bois. Immobile, la tête recouverte d'un voile rouge et noir, le Lama priait. Sa femme, les yeux fixes

jetai machinalement des poudres odoriférantes dans les brasiers sacrés. Un froid glacial régnait dans la pièce et sur ma peau, je ressentais les crépitements qui me rappelaient les sombres séances d'évocation du temple aux épouvantes de Ramot'ché...

J'ai vu par la suite d'autres phénomènes de ce genre et pour moi le doute n'est plus possible. Sur cette terre de mystère, j'ai vu les lamas déchaîner les éléments, commander aux dieux de la foudre et de la grêle ; les paysans tremblants venaient implorer les puissants lamas d'épargner leur terre et leurs récoltes et faisaient des prières et des offrandes pour que les démons déchaînés, aveugles serviteurs des Magiciens, passassent sans s'arrêter sur leur demeure et leurs troupeaux...

Les mystères de la mort

Cependant à Ramot'ché, il nous est dévoilé l'un des arcanes les plus grandioses et les plus redoutables : les mystères des états dans l'au-delà et la recherche des lokas (des lieux) pour la réincarnation.

A certaines époques, car l'enseignement lamaïque suit des lois astrologiques très précises, nous nous rendons dans le temple aux épouvantes... Parmi les relents âcres des herbes sacrées qui ont brûlé la veille, parmi les instruments magiques qui servent aux cérémonies terrifiantes de l'appel des morts, nous nous groupons en silence, autour de notre Maître, la tête recouverte d'un pan de notre ample manteau. Et dans les ténèbres de la sombre chapelle aux évocations, notre Lama nous explique la marche de la lente et inexorable dissolution des êtres humains. La clé de l'ésotérisme des mystères post-mortem est effroyable et n'est révélée qu'à un petit nombre de laïcs. Cependant tous les Lamas connaissent ces mystères car c'est un de leur rôle principal d'aider les mourants et de présider les cérémonies funéraires.

Au Thibet, il est commun de voir opérer le Lama phoôh, celui qui préside aux cérémonies funèbres. Dans le silence de la maison mortuaire, il se place au chevet du moribond et, quelque soit ce dernier, lama ou laïc, riche ou pauvre, il lui communique les paroles secrètes des passages post-mortem. Le mourant emporte alors ce viatique dans le long voyage...

Notre Lama nous parle des « signes de la Mort », qui révèlent déjà les ombres de l'autre état. Nous étudions les rictus, les extinctions successives et régulières de l'ouïe, de la vue, de l'odorat, prémisses de la rapide désintégration de l'être humain. Le souffle du moribond, selon son halètement, indique les visions intérieures qui déjà se reflètent, lueurs de l'aurore nouvelle, dans le mental qui se désagrège...

Dans le silence attentif du groupe de ses disciples, notre Maître nous parle enfin du Mystère des mystères: les états intermédiaires (1), redoutables passages de la mort à la nouvelle vie.

Vous qui lisez ces lignes, souvenez-vous... Ces paroles ont été transcrites par un *Chèla* sous la direction de son Lama. Si vous rejetez ce récit

(1) En thibétain : *Bardo Thodol*.

comme indigne de votre raison, souvenez-vous, au moins, au nom des dieux, à l'heure de votre mort, au moment des épouvantements de la fin, des paroles qui vont vous être communiquées dans votre oreille, à voix basse. Dans le silence que couperont seulement les sanglots, étouffés et lointains déjà, de vos parents et de vos enfants, souvenez-vous...

Une sensation de glace, d'étouffement, de vertige t'opprime et cela c'est le premier symptôme. Ton corps te semblera plongé dans une *eau* glacée et mortelle ; il n'en accusera rien extérieurement, sinon certains plis de ton visage que seul un lama pourrait déceler. Lentement tes sens se referment ; tu ne vois plus, les yeux ouverts ; tu n'entends plus les pleurs et les prières autour de toi. Peu à peu une chaleur insupportable, un feu interne brûle en ta poitrine. Le *Feu* prédominera alors et ton souffle oppressé montrera les flammes qui te dévoreraient, bien que ton corps soit déjà de glace. Sous ce feu dévorant, il te semblera que les atomes de toute ta chair se dissoudront dans l'*air* et ton souffle disparaîtra ; ta conscience alors se « centrera » en quelque sorte dans ton cœur et ce sera pour toi le grand moment.

Tu tomberas dans un évanouissement, un som-

meil profond, sans conscience. Mais souviens-toi qu'alors, ta *dernière pensée* sera le phare qui devra plus tard te guider. Cette pensée ultime, ce sera la synthèse de toute ta vie, le panorama de ton *karma* c'est-à-dire les empreintes bonnes ou mauvaises de ton existence. Puisse-tu alors ne pas avoir été tiède et médiocre en tout : dans le bien ou dans le mal, dans la haine ou dans l'amour. Les forts demeureront car l'*idée* les aura poussés et ils survivront par cette idée même, fussent-ils mériter les lokas d'innétables douceurs ou les abîmes ténébreux...

O, les âmes avides et désespérées qui rôdent dans le cône d'ombre de la terre ! effrayées par les visions horribles de leur propre vie et des tendances secrètes qui se révèlent alors, actives, elles vont et viennent, recherchant désespérément la masse de chair en formation où elles pourront s'engloutir et fuir ainsi l'affreuse lueur des abîmes de l'au-delà. Pour ceux qui n'ont pas recherché la paix de l'âme et les pures clartés de la Béatitude, les mystères de la Mort sont douloureux, hélas !...

Perdus dans les vortex sans nombre, dans les gouffres vertigineux, sans soutiens, sans amis, sans lumière, sans repos, elles vont, roulées par

les vagues de cette mer monstrueuse où l'on sombre toujours et où l'on ne se noie pas. Une lueur blafarde éclaire ce monde d'angoisse et les courants de la terre et ceux des influences lunaires traversent comme des typhons gigantesques les masses vivantes des êtres qui errent, sans espérance et sans but.

O toi, qui lis ceci, souviens toi des paroles des Lamas : les affres de la mort sont remplies d'épouvantes... Puisse-tu alors avoir désiré une fois dans ton existence terrestre l'Unique, recherché l'Innéfable ; ce sera pour toi une grande consolation et une aide précieuse...

Ecoute la marche des processus de la mort ; les Dêités se montreront à toi ; dans les angoisses de l'au-delà, de ton cœur jailliront les formes divines d'apaisement et de calme. Puisse-tu les écouter ; béni, béni sois-tu de les suivre et de t'incliner humblement... Mais, si, affolé par tes désirs, et les souvenirs enivrants de ton corps qui se pourrit, tu repousses et tu dédaignes les douces Déesses de la Mort, alors les furies viendront...

Dans un fracas effroyable, dont tes os glacés peut-être tressailliront, elles arrivent. Oh ! Oh ! entends les pleurs et les gémissements de l'abîme ; vois les chairs qui hurlent sous l'étreinte brûlante

ou glacée et vois le miracle effroyable : la renaissance perpétuelle de la forme que l'on scie, coupe, rabote et torture...

— Maître, Maître, o Lama tout-puissant, arrêtez ! Ce sont des images, sans doute, pour faire régner le bien parmi les hommes par la crainte de l'au-delà ? Vois, Maître, tes disciples sont pâles de frayeur et ils tremblent en entendant la description des abîmes...

— Ecoute, écoute, Chela, prends le Dordjé sacré, étends-toi sur la peau de panthère et prononce les mantrams. Les stances mystiques te guideront vers les gouffres souterrains et tu descendras dans les austères demeures de Yama. Là-haut, nous autres, les Lamas puissants, nous veillerons les corps immobiles de nos disciples dans le temple sombre, parmi les lueurs rouges des bâtonnets d'encens et les oriflammes vénérés...

Vois cette lueur, entends ces gémissements que rythment les souffles invisibles des Déesses sombres de Yama, des Déesses à têtes d'animaux. Approche ; tu es protégé par le puissant Dordjé et les dieux t'escortent. Vois : regarde les feux des désirs qui grondent, victorieux et insatiables et qui enveloppent les êtres comme d'une flamme éternelle. Regarde les orgueilleux, les concupiscents ; regarde

celui qui méprisa les dieux, regarde celui qui pécha par l'esprit, regarde les magiciens noirs, ceux de la *main gauche*, dont les larmes de sang tombent goutte à goutte sur leur robe de cuivre sombre qui rougeoit ; leurs instruments magiques les transpercent et ils souffrent à chaque instant mille morts, toutes celles qu'ils ont occasionnées par leur criminelle science...

Vois les cycles noirs des démons qui les entourent, dans une ronde infernale. Et toujours cette lueur blafarde, froide implacable qui éclaire là-bas toute chose... Comme aux jours sombres des orages, les nuées couleurs de fer, flamboient, parmi les corps épars, reflétant le sang et le feu des géhennes...

.

Chéla, remonte lentement des abîmes. Tes cheveux ont blanchi, au contact de l'au-delà. Ecoute mon fils, dans le silence de la nuit fraîche et douce, les paroles ésotériques :

Sache que les horreurs de *Hung* (l'enfer) sont ta propre création. L'illusion est partout, dans l'univers entier, chez les dieux et chez les hommes. Tu crées, par ton activité, des désirs sans nombre ; visibles dans les états intermédiaires de la mort,

ils t'accablent alors avec une force égale à ton ignorance... Si tu réalises cette suprême illusion de ton mental, tu seras libéré. Les formes horribles disparaîtront comme au matin rayonnant s'enfuient les ombres des cauchemars. Tu atteindras le Nirvana, l'inéffable ravissement dans l'*Unique, sans forme*. Toute différenciation s'évanouira comme s'évanouissent au Soleil les larves et les esprits. L'un se réalisera en toi et tu auras atteint le port, le Monde des Bouddhas, monde supérieur même à ceux des dieux, dans la douce, rayonnante et sainte lumière de la Libération...

Au Sanctuaire du Dieu vivant

Plusieurs mois se sont passés ; j'ai fait de rapides progrès au monastère de la Magie. Mes instructeurs sont paraît-il satisfaits. J'ai appris beaucoup de choses et vu d'étranges grimoires : ceux qui apprennent à évoquer les Dieux infernaux ; guérir et tuer les êtres vivants ; suggestionner les foules et correspondre à distance. Je ne parle pas de la prédilection des événements futurs selon les étoiles ou les dessins qui se forment sur les carcasses de moutons brûlées au feu, car tous les lamas connaissent ces choses et les pratiquent.

La surveillance du Potala ne s'est pas relâchée un instant ; cela aussi, je le sais. Et je ne suis que médiocrement étonné de savoir que l'ordre m'a été donné de me présenter au Palais rouge, devant le Sacré Collège, le conseil suprême du Daleh-Lama, les douze *Nom-Kan'*. L'ordre a été apporté par un serviteur du Palais ; je n'ai que le temps de revêtir mon costume de cérémonie, le *Lagoï*, et de suivre le silencieux serviteur du Tout-Puisant. Nous prenons l'une des deux allées plantées d'arbres qui conduisent au Palais pontifical ; au

milieu des parcs qui entourent la montagne sacrée d'un silencieux et reposant jardin, nous cheminons rapidement sous le soleil brûlant. Le court été thibétain règne sur toutes choses et dessèche l'immense plateau de l'Asie centrale... La raréfaction de l'air flétrit ce que le soleil a brûlé et les plantes rabougries forment vite une fine poussière sur le sol rouge. Le vent qui souffle toujours à la tombée de la nuit enlève rapidement ces débris, et le sol est ainsi rendu net, rocheux, désolé comme certaines landes que j'ai vues en Bretagne ou en Allemagne...

Nous dépassons à gauche l'école de Médecine et bientôt nous abordons les deux rampes de l'immense escalier conduisant à la forteresse gigantesque qui flamboie, là-haut, or et rouge, sous le soleil rutilant. Le palais pontifical, bâti par le cinquième Bouddha vivant, Ngavan-Lob'sank (1) est formidable au premier aspect. Cela tient du temple, de la caserne, et du monastère. Le silence règne ici, ce grand silence si particulier aux monastères de l'Asie... nul bruit, sinon celui des énormes moulins à prières qui gémissent sous le vent et qui, perpétuellement, font rayonner, par

(1) Orthographe thibétaine : nag-dban-blo-bsan-rgya-mto'o.

leur mouvement, la bénéfique influence des textes sacrés qu'ils contiennent. On les a placés près de l'escalier d'honneur du Potala et des moines les veillent, en priant. La terre, les pierres, l'air, tout est sacré en ce lieu ; des pèlerins ramassent les petites pierres que les intempéries ont gravées et ciselées, et les emportent, reliques précieuses de la sainte montagne. Des moines vont et viennent, d'un pas toujours égal. Mesurés dans leur maintien et les yeux baissés, ils égrènent le noir cha-pelet qui enserre leur poignet gauche, méditant les lois ésotériques du Bouddha.

Nous entrons par une porte petite et basse, placée assez loin de l'édifice central. L'intérieur du Potala est celui d'une caserne, tout d'abord : salle de garde, escaliers étroits et raides, creusés dans le mur ; puis la somptuosité apparaît : les salles de réceptions, lambrissées d'or, d'argent, de nacre. Voici une pièce que nous traversons lentement, et dont les panneaux qui ornent le mur, viennent du nord de la Chine, laques merveilleusement délicates et fines ; des couloirs, des salles d'une seule couleur, en gris, en or, en bleu pâle. Cette dernière est une telle merveille que je prie le serviteur qui m'accompagne de s'arrêter un instant pour admirer : un énorme cheval, que je

reconnais être l'animal mystique, le Loungta, est brodé sur une tapisserie grise, d'une telle nuance fine et immatérielle que j'en suis émerveillé ; toute la pièce est peinte en bleu, de ce bleu chinois qui rappelle plutôt les eaux calmes des étangs sacrés que le ciel vif d'Orient ; c'est une teinte indéfinissable, chaude, colorée, vivante...

D'autres salles encore ; des hexagonales, des rondes avec le plafond incliné étrangement et une idole, au milieu de la pièce, rouge et or ; de petites chapelles où les lampes à beurre brûlent devant le tombeau d'un Lama vénéré, dans une ombre parfumée ; des couloirs qui s'enfoncent dans d'inquiétantes ténèbres d'où arrivent des murmures de prières et les coups de gong que je reconnais bien. Et il n'y a ici qu'une atmosphère de piété et d'adoration, pleine de quiétude et de mystère.

Puis du monde maintenant ; des soldats thibétains, immobiles, en tenue kaki, équipés à l'anglaise ; des moines qui parlent à voix basse ; des serviteurs qui passent, affairés et silencieux. Nous traversons les groupes et l'on me regarde avec un peu de curiosité, mais très discrètement toujours, comme doivent le faire des gens raffinés et de bonne éducation chinoise.

Un lama disparaît à notre vue et nous attendons

dans l'antichambre de la salle du Conseil des Douze. Le lama revient et s'efface pour me laisser passer. Il me murmure au passage de ne pas oublier les rites de l'étiquette thibétaine. Je prépare l'écharpe de félicité et les présents que j'ai apportés ; me voici maintenant devant l'aéropage sacré, commençant les rites de prosternation selon la grande étiquette de la cour du Potala.

Devant m'incliner, fermer les yeux, et prononcer des paroles de paix et d'hommage, tout d'abord, je ne distingue rien. L'air me semble singulièrement frais et la salle résonne étrangement à mes paroles. Je me tiens enfin immobile au milieu de la pièce, et je vois. C'est une nef ronde et sans fenêtre. Des lampes colorées éclairent les murs entièrement dorés. Le plafond est une immense mosaïque chinoise, représentant les dix régions de l'espace selon l'astrologie thibétaine. Quand au sol, des figures magiques y sont dessinées, de formes très compliquées, et certaines me sont encore absolument inconnues.

Tout autour de la salle court un divan bas, surchargé de coussins. Les douze chefs des « Temples sans portes », les *Nom Kan'*, sont assis, accroupis selon la mode unique de l'Asie, et, immobiles, me regardent. Chacun d'eux porte un insigne et un

costume particulier. Devant Eux, de petites tables chinoises sont surchargées de documents, de rouleaux, d'écritoirs. Le chef est au milieu de l'arc de cercle qu'ils forment et c'est lui qui m'interroge maintenant.

« ...Nous connaissons, mon fils, la route qui vous a mené jusqu'ici. Mais avant de vous introduire dans le cercle de nos mystères, il nous est nécessaire de vous voir, de vous connaître, de vous entendre... »

J'observais les douze visages ; ils ressemblaient à celui de l'Umzé de Chumi-Jadsa, mon Maître vénéré. La même figure rasée et mince, avec le nez droit et fin de la race aryenne ; le même maintien ecclésiastique et toujours cette immobilité que j'ai observée chez les vieux lamas, acquise sans doute par les postures de méditation et qui les font ressembler aux Bouddhas de pierre des temples... Enfin un air de haute noblesse, de dignité calme et volontaire ; ce sont des hommes qui commandent à des millions d'hommes et qui causent avec des dieux, tête à tête, dans les sanctuaires...

— « ...Nous connaissons un peu vos doctrines d'Occident. Nous nous étonnons que vous soyez venu chez nous, que vous méprisez tant, chercher la Paix et la Lumière... Il nous paraît utile de vous

interroger sur vos connaissances acquises avant de vous laisser aller plus loin... »

A ma grande stupéfaction, sans me quitter des yeux, le Maître des douze chefs du Thibet conta ma vie passée, mes recherches, mes études. Il me peignit comme jamais peut-être je n'aurais osé le faire à moi-même et c'était terrifiant pour moi, ce réquisitoire impartial et sévère qui disséquait mon cœur et mon âme. Cet homme avait une connaissance de ma pensée qui était vraiment surnaturelle ; mes désirs cachés, mes volitions et mes penchants secrets, que je ne m'étais peut-être jamais avoués à moi-même étaient exposés dans ce prétoire ; je n'en ressentais aucune gêne ; ces hommes immobiles qui écoutaient le Chef, ces Juges, ne paraissaient pas avoir une curiosité malsaine. A mesure que se déroulait cette étrange confession, où les rôles étaient renversés, je me sentais plus fort, plus libre. Ma vie passée disparaissait dans un tourbillon confus, dans un oubli que je sentais définitif...

Le Chef parlait maintenant de mes études occidentales ; Il citait les auteurs et les philosophes que j'avais connus et entendus, et dont les idées m'avaient influencé. A entendre dans cette salle étrange, à Lhassa, au cœur de l'Asie, résonner les noms de Kant, de Bergson, de Freud cela me paraissait

sait ridicule et incompréhensible. Je sentais l'abîme entre la pensée humaine et la pensée mystique, entre les hommes et les dieux. Entre nos disputes d'écoles et la synthèse magnifique de l'Orient, je mesurais l'absolue différence et l'impossible union. Ce que peut affirmer le jeune Occident, le vieil Orient le médite depuis des siècles sous des formules différentes. Nos plus récentes théories, nos plus aventureuses découvertes sont consignées là-bas dans les manuscrits des monastères. Cela je l'ai compris et me suis incliné devant l'inéluctable conclusion...

Le Chef du Conseil a terminé l'exposé de ma vie. J'ai été disséqué moralement pendant deux heures par cet homme dont les yeux brillants dans le visage bronzé ne se sont pas détournés une seconde des miens. Un silence suit qu'aucun bruit n'interrompt ; les douze *Nom'Kan* ont fermé les yeux et j'éprouve tout d'un coup une gêne devant ces hommes immobiles qui, je le sens, communiquent avec quelque chose... Il me semble voir au-dessus d'eux, comme dans un nuage, le même visage sévère de la Grotte du Bouddha, mais peut-être n'est-ce qu'une hallucination de mes sens énervés. Une atmosphère intense de mystère règne dans

cette pièce étrange, devant ces chefs des lointaines régions où règne le Lamaïsme...

Et les minutes passent, interminables, dans ce silence qui, pour moi devient bientôt intolérable. Des lueurs maintenant me semblent traverser la pièce, et, ainsi que je l'ai remarqué aux grandes cérémonies lamaïques des temples thibétains, l'air se charge d'une sorte d'électricité qui passe sur la peau comme des effluves crépitants, des toiles d'araignée et cela me tend douloureusement les nerfs. Une lueur semble obscurcir l'air entre moi et les douze Lamas que je n'aperçois plus qu'à travers une sorte d'ombre indécise et grise...

Mais que veulent-ils donc ces thibétains, ces Lamas immobiles, les yeux révoltés sous les paupières mi-closes ? Je n'ai pas prononcé une parole après mes salutations rituelles et ils me connaissent cependant plus que moi-même ! Ils sont dans un monde où je ne peux les suivre... un monde où les âmes des hommes lisent dans les autres âmes des hommes, leurs frères, comme dans un livre entr'ouvert...

J'entends maintenant une cloche tinter dans la brume grise et dorée qui m'entoure ; elle est obsédante, cette cloche ; je ne vois plus rien, autour de moi ; il y a tellement de brouillard

dans la pièce ! mes idées s'égarèrent ; mon cerveau va certainement éclater car tout cela est terrifiant, à la fin. Et la peur me prend ; celle qui fait hurler, la nuit, devant l'ombre plus opaque que de coutume où *quelque chose* est là. Je me rappelle mes anciennes peurs ; celle que j'eus par exemple en Chine, au temps de la Révolution, lorsque je fus jeté dans un puits des environs de je ne sais quelle ville avec d'autres chinois massacrés et où je restai quatre jours, immobilisé par mes blessures ; j'ai entendu alors les chairs et les muscles des cadavres qui grinçaient dans l'ombre du caveau... Je veux m'enfuir car je ne suis plus maître de moi-même. Une force effrayante, implacable est ici, autour de moi. Il me semble que je suis comme entraîné dans l'axe formidable d'une roue immense qui tourne d'une façon vertigineuse... Je suis écrasé, anéanti... La cloche sonne toujours lentement, dans un rythme qui me paraît être celui des battements de mon cœur, de ma vie tout entière. L'axe tourne inexorablement, toujours, dans le même rythme vivant de la cloche. Quel supplice effroyable !..... enfin la chute dans un trou noir, dans le vide, comme une masse.....

La décision du Potala

Je me suis réveillé, le matin, très tard, la tête lourde. J'étais dans une petite chambre où, par une étroite fenêtre, le soleil pénétrait de biais. Je n'avais aucun souvenir de la suite de mon interrogatoire devant le grand Conseil thibétain et d'ailleurs il me fut impossible de connaître la fin de l'étrange entrevue de la veille ; c'est un secret qui ne me fut jamais révélé car le silence sur les délibérations des *douze* est bien gardé.

J'appris que j'étais enfin admis à poursuivre mon Initiation, mais à la condition de prêter le solennel serment de ne plus sortir du Thibet. C'est ce que m'annonça un Lama, tout courbé par l'âge, dont le visage immuable était empreint de noblesse et de dignité.

— « Bien entendu, ajouta-t-il, vous êtes encore libre de partir et de revenir dans votre nation ; vous pouvez quitter la terre sacrée. Car on ne vous a appris de nos doctrines et de nos écrits sacrés que les sens allégorique et magique, qui sont les premières et les plus inférieures des interprétations possibles. Nos plus puissants secrets et nos plus sublimes lumières, vous les ignorez encore. Mais

les *Nom Kan'* (bénis soient-ils !) ne peuvent vous permettre l'accès de ces hauts grades que si vous devenez l'un de nous, pour toujours....

Ils m'ont donné la mission de vous guider vers nos mystères supérieurs, vers la Paix ineffable des Bouddas. A ce titre, je serai l'intermédiaire entre le Conseil du Daleh-Lama et vous... Pour l'instant réfléchissez à tout ceci et donnez-moi votre réponse, ce soir à la nuit tombante... »

Et le vieux Lama se retira, doucement, en souriant, dans l'ombre discrète du palais monacal.

Je m'attendais à cette démarche depuis longtemps. Les Occidentaux ont suscité trop de méfiance pour ne pas faire suspecter tous ceux qui vont en Orient. Combien de fois ai-je rencontré, dans ma marche vers les temples cachés dans les neiges, cette suspicion et cette crainte ! Je m'estime cependant privilégié des dieux d'avoir pu parcourir un tel chemin depuis mon arrivée au Thibet....

Je savais que l'engagement pris, je devrais rester ici pour toujours, car les ordres du Potala sont formellement écoutés et exécutés. J'appris plus tard la puissance politique et sociale formidable de ce dernier centre de la pure Illumination, qui règne sur toute l'Asie, jusqu'aux confins des îles de la Malaisie et certainement encore au delà.

Donc, abandonner cette vie toute intérieure et de pure recherche spirituelle ; pourquoi ? revenir dans les villes de fumée, de ciel gris, de brume, retourner dans les mêlées des foules et des races, dans les piétinements de la boue ?... revoir la haine et la misère ? assister impuissant, aux injustices et aux crimes, au lent déroulement du Destin tragique de ces temps d'ombre et de misère, nécessaire peut-être, car c'est la propre nature des choses, mais empoisonnant toute énergie spirituelle et tout effort vers la paix de l'Ame... souffrir ? agir ?

Lorsque les derniers rayons jaunes et violets, toujours magnifiques dans le splendide embrassement du ciel, vinrent illuminer les coupes d'or du palais de la Cité des Dieux, et que la porte laissa rentrer le même vieux Lama, sortant sans doute du Temple et venant chercher ma réponse, je ne fis que prendre la posture sacrée du « *Boudda renonçant au monde* », et le vieux Lama comprit. Sans un mot, il inclina la tête et demeura en silence près de moi... Et l'ombre envahit la pièce, car le soleil disparaissait définitivement derrière les pics immaculés de l'ouest, alors que de tous les monastères de l'Asie s'élevait la même note mélancolique de l'appel à la prière, dans l'ombre du soir...

Dans la Cité des Dieux

L'enseignement lamaïque est exprimé par une tradition orale appuyée sur des textes sacrés. Cet enseignement se poursuit dans les monastères, « les temples sans porte », comme on les appelle dans la Chine Occidentale. Sur les flancs du Potala, se trouvent de nombreux monastères, ayant un Lama comme chef d'école philosophique, et un groupe plus ou moins important de novices. Je suivis l'enseignement du vieux Lama qui avait été nommé pour me guider. Cet enseignement est totalement différent de celui que l'on a coutume de voir en Occident. Selon la qualité des auditeurs, l'enseignement du Lama est plus ou moins complet, augmentant ou tronquant la glose des textes ; certaines doctrines et certaines formules de méditations ne sont données que d'oreille à oreille, dans les lieux déserts.

Ainsi pour moi, le lent travail de transformation mentale se continuait. Je me mêlais au groupe des disciples de mon Lama, groupe qui était appelé : « le cœur du Bouddha compatissant », car c'était un des thèmes favoris de notre Maître. Il n'était plus

question ici de magie, ni de Yoga ; des exercices spirituels, des méditations sur des figures et des textes choisis et qui affinent de plus en plus le mental des disciples, voilà nos exercices journaliers.

Voici, par exemple, une de nos leçons, commentaire d'un livre sacré, d'une Upanishad traduite en thibétain. Le texte disait à peu près ceci : « *Celui qui dit : « Je suis Brahma », celui-là devient Cela. Et à cet homme, les Dieux même obéissent et ne peuvent faire que cet homme disparaisse, car celui-ci est leur propre substance, leur âme... Mais celui qui adore une Divinité et déclare : cette divinité est en haut, et moi je suis en bas, celui-là vraiment ne sait pas. Il est comme du bétail nourri par les Dieux et engraisé à cet usage. Chaque personne, chaque adorateur nourrit son dieu. Aussi une bête enlevée du troupeau, cela n'est pas agréable aux Dieux ; et si toutes sont ravies ? c'est pourquoi les Dieux n'aiment pas que les hommes sachent cela... »*

Et magistralement le Lama nous interpréta le texte. Il nous montra les dieux de la nature, leur rôle, leur puissance ; ces dieux qui sont les génies des volcans, des tremblements de terre, des saisons, des astres, des fleuves, des cataclysmes naturels de toutes sortes. Ce sont eux qui portent la foudre et exé-

cutent ses effets bizarres ; ce sont les démons du feu central de la terre. Ces dieux asservissent les hommes par la terreur et ces derniers, dans leur ignorance, les appellent le destin aveugle des lois naturelles.

Puis, il parla des dieux privés, des dieux individuels, de ceux qui obsèdent les uns, qui animent les prophètes et créent les courants mystiques de l'humanité. Ce sont des dieux de proie, des êtres qui vivent du sang de l'âme de ceux qui les adorent et dont il faut s'affranchir. Les panthéons asiatiques sont remplis de ces dieux qui sont les idoles des foules. Celles-ci leur apportent à manger, tant par leur adoration que par leurs offrandes. Et cela est encore nécessaire, car ces forces ainsi canalisées sont de puissantes armes dans les mains de ceux qui les dirigent convenablement. J'appris ainsi à dominer les dieux, tous les dieux, ceux qui asservissent l'âme des peuples et qui cachent, sous d'impossibles unions et de mystiques ardeurs, un vampirisme effroyable. Les dieux, tous les dieux vivent de notre force psychique et le Yoghi, le Délivré doit commencer à s'affranchir de cette étreinte titanesque...

Et les paroles graves continuaient, découvrant d'effroyables mystères... Il me fut dit que des

ascètes, des Yoghïs ne savent pas le secret de l'existence des dieux, car c'est un arcane que seuls les Maîtres thibétains communiquent au petit cercle choisi de leurs disciples.

Parfois, après une journée d'étude, mon Maître me prenait avec Lui dans un entretien solitaire. Nous descendions la colline du Potala, et errions un peu à l'aventure, dans les bocages des parcs immenses qui entourent la ville et les monastères. Alors plus intimement, le sage Lama m'instruisait de la Science éternelle. Comme un père montre la vie des ancêtres de sa famille, il me contait souvent la vie et la légende des anciens Lamas, des Maîtres vénérés. C'était Lao-tseu, quittant la Chine, au déclin de sa vie, et remettant à l'officier de la frontière son dernier message, avant de s'enfoncer dans l'un des monastères solitaires du haut Thibet oriental, patrie spirituelle de ceux qui ont gravi la montagne de la Science sacrée. C'était aussi ces ancêtres inconnus, que l'on peut identifier à des missionnaires Nestoriens des temps primitifs, et qui vinrent sans doute apporter certaines de leurs doctrines au Thibet ; ces missionnaires sont les Sages à nez droits et à peau blanche dont certains temples ont conservé les statues et, paraît-il, les écrits. C'était enfin ces envoyés

de l'Inde, ces pandits bouddhistes, Padma Sambhava, Thonmi Sambhota, Shanta Rakchita et enfin le divin Tsong-kapa, le réformateur, l'inspiré du Ciel. Par l'exemple de ces Sages, mon Lama m'indique la voix à suivre, le chemin du renoncement et de la divine Paix. Car c'est maintenant la période de réalisation de tout ce que j'ai appris depuis mon arrivée au Thibet. Il y a un phénomène qui m'a été confirmé depuis : au contact d'un Etre spirituel arrivé à l'illumination, tous ceux qui l'approchent, même les plus grossiers, les plus indifférents, les moins évolués sur la route de l'Esprit, ressentent la force divine, le puissant rayonnement du Lama et deviennent meilleurs, pour un temps peut-être, et sans lendemain parfois. Mais dans le feu rayonnant de l'Initié, au contact de la puissance de sa spiritualité, l'esprit le plus grossier rayonne à son tour, temporairement, comme un froid métal au contact d'une fournaise.

Et ainsi les disciples du Lama bienfaisant méditent, comprennent, et s'avancent sur l'étroit sentier. Il y a, à travers le monde, une secrète correspondance de symboles et d'enseignements ésotériques ; je me souviens alors des centres initiatiques arabes, chinois, et en particulier taoïstes ; ce sont les mêmes façons de méditer

la Voie de l'Etre dans l'Invariable Milieu. C'est la même tradition primitive qui rayonne encore sur l'Asie et dont la Lumière est soigneusement entretenue dans les centres spirituels de la Chine, du Thibet et de l'Inde.

Evocation du Dragon

Dans l'enseignement que je reçois maintenant, il n'est plus question de dieux ni de magie, que l'on abandonne aux Lamas sorciers. Il y a certaines vérités d'ordres naturel et physique que les Lamas tiennent cependant à faire vérifier à leurs disciples. Je n'ai pas le droit d'en dire beaucoup là-dessus ; la vie de l'Univers est toute de complexité et d'enchaînements obscurs.

Un temps vint où mon Lama nous parla du Dragon, image de la Vie, du Verbe montant et descendant les spires des multiples manifestations du Cosmos, comme le dragon chinois monte des marais boueux pour disparaître dans les nuées. A cette occasion, je me rappelle un verset d'un livre chinois qu'il nous cita et dont la profondeur me frappa :

« ...En ton côté gauche, le Dragon te mordra et par cette blessure Dieu pénétrera en toi ; la voix, sans l'émission des sons ; la compréhension, sans l'objet ; la vision, sans les yeux, voilà les gouttes de sang de la morsure. Ainsi ta pensée sera Sa pensée et ton sang le Sien et vous serez unis dans

le Ciel... » Paroles profondes ! et notre Maître nous commenta le grandiose symbolisme du Dragon sacré, issu de la lointaine Chine...

Or à cette époque, les fêtes du Dragon arrivaient et de grandes réjouissances avaient lieu à Lhassa pendant ces fêtes religieuses. Notre Lama nous dit qu'à cette occasion les Supérieurs de divers monastères de la région se réunissaient dans la ville sainte et procédaient à l'évocation du Dragon céleste ; Lui-même devrait se rendre au temple du Potala pendant quelques jours et il nous donna quelques exercices pour occuper nos travaux pendant son absence.

De passage à Lhassa, et se rendant avec des marchands chinois dans le Thibet occidental, arriva un grand ami de notre Lama, un religieux taoïste, un Phutuy. Ils s'étaient rencontrés quelque part dans l'immense continent asiatique. Ce religieux restait pendant les fêtes et mon Maître, sachant ma connaissance du chinois, me présenta au taoïste. Je vécus ainsi quelques jours avec le Phutuy et, grâce à ma situation spéciale de disciple d'un Lama vénéré de Lhassa, j'appris beaucoup de choses sur l'ésotérisme et les sociétés secrètes chinoises ; plus peut-être qu'aucun européen n'en connut jamais.

C'était un vieillard ridé et petit, d'un maintien

sévère et de premier abord distant. D'une politesse racée que l'on ne rencontre plus en ce monde, même chez la jeune Chine, les longues méditations et les travaux austères l'avaient affiné, aminci ; son crâne était entièrement rasé. Les disciples qui l'accompagnaient prenaient de lui un soin tout spécial, et s'occupaient de sa personne, comme les fils d'un père aimé. Toujours richement vêtu, coiffé d'une calotte de soie noire, ornée de diamants magnifiques, le religieux chinois promenait sur les choses et les gens un regard absent et comme voilé par un rêve sans fin. Les Phutuy sont au-dessus des Tsongsang, ceux qui enseignent et initient les jeunes disciples. Les Phutuy sont les ascètes, les solitaires spirituels dans les monastères fermés où l'on n'enseigne plus, et où l'on médite toujours. La science suprême est acquise alors par eux-mêmes, dans une solitude absolue. Le Phutuy me dit être resté douze ans dans un monastère du nord de la Chine, sans parler ni lire un seul ouvrage. Ayant alors atteint l'illumination et satisfait enfin du résultat obtenu, il était entré dans la vie politique. Mystère de la vie religieuse asiatique, toujours incompréhensible à nos raisonnements occidentaux !... Les disciples qui le soignaient et l'accompagnaient pas à pas ne recevaient aucun

enseignement ; mais ils vivaient dans l'atmosphère spirituelle de l'Ascète et cela leur suffisait, selon les influences occultes dont j'ai déjà parlé précédemment.

Je lui parlais de la fête du Dragon et lui posais quelques questions à ce sujet. Il m'affirma l'existence du Dragon terrestre, image renversée du Dragon céleste, et qui réside au milieu des esprits infernaux, au centre de la terre. Il paraît qu'en Chine une des épreuves que l'on donne au disciple consiste à aller combattre seul le dragon infernal. Enfin, au cours de nos conversations, le Phutuy m'affirma qu'il avait le pouvoir de se transporter auprès de ce Dragon et de transporter aussi ceux qui le désiraient. Il estimait d'ailleurs que c'était de la magie et cela ne l'intéressait pas. Désirant avoir une expérience sensible de la puissance des Initiés chinois, je priai un Lama de mes amis de le demander au Religieux, n'osant, vu mon grade inférieur, le faire moi-même. Il y eut quelques réticences, et enfin, après une conversation décisive, le Phutuy nous promit formellement, au Lama et à moi, de s'efforcer selon les rites de la haute Magie chinoise, de nous faire « descendre » dans le séjour du Dragon...

L'expérience devait avoir lieu dans une petite

chapelle du Potala, que connaissait particulièrement le Phutuy. Elle était toute rouge et or. Les éternelles lampes à beurre éclairaient seulement les murs de la petite pièce, sans fenêtre. Un énorme paravent chinois était plié dans un coin, et je me rendis compte que cette chapelle semblait plus particulièrement destinée à une divinité d'origine chinoise. Les idéogrammes brodés sur les trois ou quatre bannières étaient chinois. Sur l'autel se tenait le jeune Dieu Thap'kieph, le Bouddha enfant, sortant du lotus du monde, ce dernier représenté par quatre figures agenouillées, les Thieu. Tout autour, les statues de Han-Kha-Dieph, des Pho-huc, images de la Sagesse, des Omthé, images des délivrés et enfin les quatre « gardiens du Seuil », de la science ésotérique chinoise ; ces derniers, aux quatre coins du monde, veillent, immobiles et grimaçants, pour écarter l'imprudent qui oserait s'aventurer sans guide et sans protection sur le chemin sacré. Et tout cela faisait une impression de permanent mystère, et de sombre magie chinoise importée dans la petite chapelle du Potala de Lhassa.

Bientôt le Phutuy arriva, dans le même costume que la veille, avec des instruments liturgiques. Il donna un coup de gong et commença les prières

et les adorations aux saints personnages. S'exprimant en vieux chinois, avec des intonations spéciales, il m'était presque impossible de le suivre. Je ne remarquais que les gestes rituels. Il offrit des grains de riz et des fleurs ; puis après quelques instants de silence, il me pria, en thibétain, de m'accroupir avec le Lama qui nous accompagnait sur un coussin qu'il avait apporté. La scène devenait fantastique : le jeune Dieu d'or souriait dans les lueurs incertaines des lampes et une lourde odeur imprégnait l'atmosphère de la chapelle sacrée. Le Phutuï traça avec une sorte de glaive acéré un rapide cercle autour de nous et jeta une poignée de parfums dans un des énormes brûle-parfums. La poudre crépita dans le silence de la pièce. Alors se passa une chose inconcevable...

Immédiatement et sans transition aucune, les murs et l'autel disparurent à mes yeux ; il me sembla m'enfoncer à une vitesse vertigineuse dans le sol, et je sentis nettement ma *respiration coupée* par la translation verticale de mon corps. Je tombais réellement dans un abîme... je sentis ma gorge se contracter et je cherchais à me raccrocher à quelque chose, mais devant mes yeux une ombre épaisse s'agitait, avec une impression de

fraîcheur humide, de fétidité, de moisissure. Je cherchais mon compagnon, le Lama, et je le vis à mon côté, le corps contracté d'effroi, la tête enfouie dans un pan de sa robe jaune... Devant nous, droit, lumineux dans une auréole de feu, le Magicien chinois, les yeux fermés, semblait diriger notre chute commune...

Combien de temps dura cette descente dans le gouffre ? je ne le sais. Mais les minutes étaient longues, dans cette course effroyable au sein de l'abîme.

La fétidité et l'humidité augmentaient ; je crus voir des lueurs, des formes phosphorescentes, des choses blanchâtres remuer lentement dans l'ombre pleine d'eau. Un froid glacé tombait sur mes épaules et je frissonnais...

Tout à coup, une lueur monta et un spectacle effrayant s'offrit à nos yeux. Devant nous, dans une immense caverne, toute suintante d'eau et de glace, cloaque de boue, un énorme monstre était allongé, bête de cauchemar et d'apocalypse. C'était affreux et terrifiant. A côté de moi, le Lama était courbé en deux sur lui-même, les mains crispées dans une dernière convulsion, la face cireuse. Dans un rêve, il me sembla que le monstre, à notre approche, s'agita lourdement. Le magicien chi-

nois le menaça de son glaive et un grondement sourd retentit dans l'ancre horrible. La chair du Dragon me sembla agitée de tremblements convulsifs. Quel était ce monstre ? était-ce un rêve, un cauchemar un symbole ? je ne le sus jamais. Ma chair était glacée, mes nerfs à bout et je perdis conscience de moi-même...

Je me retrouvai dans la chapelle sombre. Le Lama était toujours évanoui à côté de moi... Dans l'ombre le Phutuy continuait impassiblement à psalmodier les invocations chinoises au jeune Dieu d'or, au Thap'kieph, le Bouddha enfant, sortant du lotus du monde, représenté par quatre figures agenouillées, les Thieu sacrés de la Chine mystérieuse....

L'envoyé du maître de la terre

« ... Mais bientôt... attends encore... une-deux-trois lunes... Tu sauras ; tu verras la belle Lumière de la terre... » Les paroles de l'Oracle du Dieu incarné me reviennent à la mémoire. Depuis ce jour, malgré moi, je compte les mois lunaires, les Dava, que les thibétains désignent aussi par les noms des animaux cycliques : le rat, le bœuf, le tigre, le lièvre, le dragon... Bientôt quatre lunes vont passer, et dans l'asile silencieux et calme où je demeure, nul événement, nulle distraction ne viennent rompre les méditations des Sages. Les seules nouveautés sont l'arrivée d'une ambassade de quelque monastère éloigné, un pèlerinage de pieux Mongols, vêtus de peaux d'agneau et couverts de fourrures. Heureux d'être arrivés à bon port sans encombre, ils content leurs voyages aux Lamas venus les accueillir. J'appris ainsi les scènes d'atrocité de la Mongolie du Nord sous l'invasion des armées rouges ; les monastères pillés et brûlés, les statues de bois précieux, les vieilles idoles, détruites et brisées. Il paraît aussi que le Bogdo-Khan d'Urga est en fuite, devant les

batailles et les invasions chinoises et moscovites. Ces conversations sont écoutées et notées, car Lhassa tient certains fils en main, possède certaines oreilles aussi bien au Sud qu'au Nord qui pourraient peut-être un jour étonner Moscou ou le Foreign Office... Je connais maintenant les raisons d'être de certains pèlerinages, de certaines ambassades, de certains monastères ; mais je n'en dirai pas plus, car je ne veux pas trahir mes amis et mes Maîtres. Il y aura des surprises un jour, en Orient, et des nations européennes jouent peut-être actuellement le rôle de dupes et de simples instruments entre les doigts aux longs ongles soignés de certains Lamas. Le jaune connaît le blanc et a vite appris à l'apprécier afin de s'en servir un jour.

Ainsi les longs récits naïfs des pèlerins, rompent la monotonie des austères travaux du monastère ; et la quatrième lune se termine. Mon Maître m'initie dans la Métaphysique lamaïque selon les règles immuables de la Tradition. Ce sont les formules sacrées, les clés ouvrant les textes des écrits sacrés d'ailleurs presque incompréhensibles sans cela. Ces formules sont d'ailleurs transposables en figures géométriques et servent alors à certains exercices de méditation ; cela est du ressort

de la mystique tantrique que j'avais déjà étudiée précédemment.

Mon Maître nous dit, un soir que bientôt un événement important allait se passer. Une fois par an, à des époques calculées selon certaines lois occultes, les monastères du Thibet ferment leurs portes aux curieux et aux pèlerins et de mystérieuses cérémonies ont lieu. Cela je le savais par mes précédents voyages en Chine. Mais ma situation était alors toute différente. L'annonce fut faite à coups de trompes et de conques de ne pas approcher du monastère à moins d'une distance déterminée ; bientôt les portes des cellules des Lamas furent closes, chaque moine priant et méditant dans sa propre chambre.

Dans la cellule de mon Initiateur, j'appris les liens secrets entre la doctrine philosophique et la constitution politique du Thibet. Les trois aspects de l'universelle Science : la Science théurgique, la Science spirituelle, la Science physique et matérielle sont représentées par les trois centres de forces qui dominent le Thibet de leur écrasante splendeur et de leur redoutable puissance ; le Tashi-Lama, qui commande aux Dieux et aux Démons ; qui allume les flammes d'or devant les statues des ancêtres par son seul pouvoir magique ;

le Daleh-Lama, qui reflète la pure spiritualité, la métaphysique calme et lumineuse de l'Asie ; le Bogdo-khan, le prince de la Mongolie du Nord, puissante influence guerrière et surveillant les sociétés militaires et secrètes de toute l'Asie. Je compris alors les raisons de mes stages dans mes divers passages au Thibet et l'Unité occulte de cette marche ascendante ; je suis passé par trois monastères qui sont, dans leur manière d'être, les reflets des trois pouvoirs de l'Organisation magique du Thibet et j'appris ainsi les trois sciences de l'universel Savoir dans les endroits où elles étaient spécialement enseignées.

— « Et maintenant, mon Fils », continuait le vieux Lama, dans le silence de toutes choses autour de nous, « il y a un mystère bien plus profond que tout cela encore. Cette organisation religieuse que je t'ai décrite n'est elle-même que le reflet matériel d'une organisation plus parfaite, toute spirituelle, quoique encore de *notre Terre* ; c'est là le *grand mystère*. Sache que règne sur toute la Terre et au-delà le *Lama des Lamas*, Celui devant lequel le Tashi-Lama lui-même courbe la tête, Celui que nous appelons le *Maître des trois Mondes*. Son royaume terrestre est caché et nous autres de « la Terre des Neiges » nous sommes Son Peu-

ple. Son royaume est pour nous la terre promise, Napamakou, et nous portons dans notre cœur la nostalgie de cette contrée de Paix et de Lumière. C'est là qu'un jour nous finirons, nous tous, devant les barbares envahisseurs et dans des temps proches, car nos Oracles sont formels. Les plus Saints d'entre nous sont déjà partis vers Napamakou, vers les Monastères de Sagesse du Maître des trois Mondes. Mais un jour, pour sauver la Tradition éternelle de la profanation possible nous fuirons devant les envahisseurs du Nord et du Sud et cacherons à nouveau nos écrits et notre Doctrine.

Qu'importe tout cela au Vénérable, au « Puissant Joyau du Ciel ! » pour Lui un jour est comme un cycle pour nous. Immuable, *Il* règne sur le cœur et l'âme de tous les hommes. *Il* connaît leurs pensées secrètes et aide les défenseurs de la Paix et de la Justice.

Il n'a pas toujours été dans Napamakou. La Tradition nous dit qu'avant la glorieuse dynastie de Lhassa, avant le sage Passèpa, avant Tsongkhapa, le Maître Omnipotent régnait en Occident, sur une Montagne entourée de grandes forêts, dans le Pays qu'habitent aujourd'hui les Pilineu-gheu (les gens d'en dehors, les étrangers). Par ses Fils

spirituels, *Il* régnait sur les quatre directions du Monde. En ce temps-là existait encore la *Fleur* sur le Svastika... Mais les cycles noirs ont chassé le Maître de l'Ouest et *Il* est venu en Orient, chez notre peuple. *Il* a alors effacé la *Fleur* et le svastika seul demeure, symbole du pouvoir central du « Joyau du Ciel ».

Sa tout-puissance nous protège, mais les lois inexorables des choses nous dominent et devant les cycles sombres, il faut se cacher et attendre...

Une fois par an, *Il* donne ses instructions à son peuple et aux peuples de l'Asie par un délégué de son Royaume qui vient à Lhassa ; pendant cette période, toute l'Asie demeure en prière car le Maître des Trois Mondes *communique avec son peuple*. Ce moment est arrivé. Etant à Lhassa, tu seras admis en la présence de son Envoyé et tu participeras à la solennelle bénédiction du *Maître* des dieux et des sages... »

Et un soir, en effet, les conques sacrées, lugubrement, dans la nuit tombante, nous appelèrent au Temple principal du Potala, celui qui est surmonté d'une coupole d'or massif et dont les nombreuses statues sont remplies de bijoux inestimables. Tous les moines des monastères de la Colline

sainte étaient présents. Je m'y rendis avec mon Maître, n'ayant pas le droit d'être seul dans l'enceinte sacrée. La salle immense était bourdonnante des murmures de prières. Tout un peuple de moines se trouvait réuni dans ce lieu. La musique sacrée commençait les chants graves que scandaient sourdement les coups de damarous.

Près des immenses Bouddhas, au fond de la nef, sous un dais, devant une table surchargée de documents était une forme, entièrement voilée et que deux serviteurs semblaient protéger par de grands panneaux laqués contre des influences invisibles. A son côté et debout, dans une magnifique robe jaune, ceint d'une écharpe bleue, la tête ornée de la grande coiffure de cérémonie, se tenait un homme dont l'aspect me frappa immédiatement. Ses traits semblaient jeunes et cependant les tempes étaient blanches. Le teint était clair et je pus sans peine distinguer un type caucasien pur, tranchant sur l'ensemble des visages bronzés et ridés qui l'entouraient. Il avait une souveraine noblesse d'attitude ; dans la majesté et le calme de ses gestes rituels, car il présidait la cérémonie, il y avait quelque chose de royal. Mon Maître me dit que la forme voilée était le Daleh-Lama

et l'homme au costume jaune, l'envoyé mystérieux du Maître de la Terre.

La cérémonie, de forme toute spéciale, et qu'il m'est interdit de raconter ici, prend fin. Selon les rites tantriques, chaque moine accompagné de son Père spirituel doit défiler devant le trône pontifical recevoir la bénédiction. Je remarque la ferveur des Lamas en s'approchant du mystérieux missionnaire. C'est avec presque de la terreur qu'ils s'inclinent devant le puissant Lama ; tout cela se fait silencieusement ; les moines sont recouverts tour à tour d'un pan du manteau jaune et retournent dans leurs chambres pour continuer leur méditation et leurs prières. Je m'approche lentement du groupe des puissants Toulkous et des Kampohs (ceux qui dirigent les autres moines dans leur vie spirituelle). Mon Lama m'accompagne, car selon les rites, étant mon Initiateur, il doit me présenter ; je ne suis pas encore digne de prononcer quelques paroles dans une cérémonie de cette importance...

Le regard de l'Envoyé mystérieux du royaume inconnu se fixe sur moi et je sens la force intense que dégagent ses yeux me traverser et chercher au plus profond de moi-même. J'entends la voix grave demander à mon Lama qui je suis, moi,

homme Pilineu-Gheu, aux traits de la race qui vit en Occident... Mon Maître explique mes voyages et mes vœux initiatiques. Mais la forme voilée, à son tour, s'agite sur le trône d'or massif et questionne. Un serviteur se penche et parle doucement à l'Oreille du Daleh-Lama. Je remarque un fait étrange qui me frappa par la suite, lorsque je me rappelai cette scène : c'est la voix étrangement féminine qui sortit de dessous le voile... je n'ai demandé à personne l'explication de cela et je ne le demanderai sans doute jamais car ce serait sans doute la mort pour ma question indiscrete et profanatrice...

Je me souviens, comme dans un songe, des paroles du Lama à la grande robe éclatante... « — va, Mon Fils, la bénédiction du Maître est sur toi. Travaille et médite car tu as été appelé et tu seras peut-être élu... Va dans quelques mois dans les monastères de Lapchè, dans les Montagnes du Sud... nous te suivrons et te guiderons, disciple du sombre Occident... »

Légendes et Mystères du Thibet

La décision de l'Envoyé a été aussitôt connue et commentée au Potala, et il me semble que je suis plus libre et moins surveillé. On me permet, dans le Temple, de m'asseoir parmi les Géchés, ceux qui ont dépassé le stade de simple thra-pas, (étudiants). Les novices commencent à s'incliner devant moi comme devant les Lamas qui enseignent...

Mon Maître me conte parfois les saintes légendes qui illuminent la vie religieuse de ces pays où l'histoire, telle que nous la concevons, n'existe pas ; les orientaux ne retiennent des faits passés que ce qui peut être d'une utilité spirituelle quelconque, et en plaçant ces faits à leur vraie place dans les lois humaines. Les groupes de race ou de systèmes religieux sont individualisés en une personne qui représente ces groupes ; ainsi aux Indes, Manou, Rama...

Au Thibet, l'administration est uniquement celle des moines ; les villes sont des monastères, à flanc de montagne, bâties sur le roc, avec donjons

et murailles, impénétrables. Les thibétains sont pieux et vivent d'une vie imprégnée de la présence des dieux ; rien n'est plus émouvant, le matin, que de voir les laboureurs, les bergers aller dans les immenses champs qui entourent leurs demeures en murmurant les prières aux dieux et aux esprits qui les protègent ; et souvent j'ai rencontré des femmes se rendant aux torrents dans les montagnes et chantant ensemble des hymnes religieux d'une infinie tristesse... vie étrange que celle de ce peuple où tout parle du divin, les pierres, les montagnes neigeuses, les rivières torrentueuses et les arbres parfumés...

Et ce sont des légendes que me conte le Lama, le soir, à la lueur des lampes à beurre. A cette heure, en général, le vent s'est levé et souffle en tempête. C'est une clameur continue qui pénètre partout et fait tout vibrer ; les murs de bois ou de pierre, les toits, les grandes bannières or ou rouges, qui sont à l'intérieur des temples et qui revêtent les murs des salles de prières. Une vie fantastique semble animer les vieilles demeures asiatiques, et tout chante, hurle, pleure, grince, jusqu'aux impassibles statues que les oscillations des murs font parfois remuer dans leur équilibre instable, ce qui

leur donne des mouvements de brusques avances et de soudains reculs...

C'est la légende du monastère de la « Méditation Esotérique », situé à Samadhing, où se trouve le célèbre temple de la fameuse déesse thibétaine : *Dordjè-Pamo*, sur l'une des extrémités du lac sacré Yamdro. La Déesse est incarnée dans le corps de la Supérieure du couvent (car c'est toujours une femme qui dirige ce couvent mixte) et, en égard à la qualité de cette Puissance occulte, un grand cérémonial règne au Couvent. La Déesse vivante a un terrible devoir : elle ne peut plus jamais s'étendre sur une couche pour se reposer. Le jour, assise sur le trône pontifical, elle peut sommeiller ; et la nuit, dans la longue nuit glacée qui entoure le monastère, elle doit prier, toujours prier et méditer dans le temple, avec deux nonnes qui la soutiennent et l'accompagnent dans son étrange dévotion... Destin incompréhensible de cette femme divinisée vivant une telle existence !...

Des miracles, d'ailleurs, accompagnent cette puissante Déesse incarnée. *Dordjè-Pamo* étant une déesse à tête de truie (ceci pour des raisons occultes et symboliques) elle possède le pouvoir mystérieux de se transformer dans certaines circonstances devant les nonnes et les moines ter-

rorisés ; devant leurs yeux, graduellement, le visage émacié de l'Abbesse resplendit ; dans une éclatante lumière, le masque tourmenté de la Déesse apparaît, comme celui des êtres à tête d'animaux de l'ancienne Egypte qui étaient, eux aussi des symboles occultes de la même Tradition sacrée, conservée soigneusement à travers les temps...

Ce sont les récits du Lama sur le puissant Tashi-Lama dans le monastère célèbre de Tashi-Lumpo. Ce sont les récits des miracles et de la puissance magique qui dominent les légendes de ce Peuple. Il me fut conté certaines histoires concernant les dynasties de Ram, le Divin et les temples mystiques et cachés dans l'Asie où son culte est encore suivi. On me dévoila le secret des 22 temples de l'Himalaya, et des mystères qu'ils renferment... temples ignorés des voyageurs, car ce ne sont que quelques édifices dans l'immense Asie, mais temples vénérés et redoutés par plus de quatre cent millions d'hommes ; les chefs spirituels de l'Asie sont là, puissants et occultes. La loi de la polarité universelle, la loi mystérieuse des principes masculin et féminin régit ces 22 monastères ; il n'y a ainsi que onze supérieurs qui se réunissent à époque déterminée à Lhassa et qui forment, avec le chef du Temple du Potala les douze *Nom'-Kan*,

devant lesquels j'ai comparu il y a quelques mois...

J'ai ainsi l'impression d'une organisation complète, rationnelle, méthodique qui couvre tout l'Orient et l'unifie spirituellement et certainement aussi politiquement, malgré les divergences secondaires de races, de croyances, de religion. Derrière les symboles, les pagodes, les bonzes ou les lamas, il y a les Maîtres, les Gurus, les Nahldjorpas qui dominent l'Asie, Dieux vivants incarnés, détenteurs de secrets extraordinaires et d'une Sagesse qui n'est plus humaine... J'ai eu cette impression, autrefois, dans mes voyages en Afrique du Nord, au Maroc surtout, et en Arabie du Sud, dans le Hedjaz et le Hasyr, devant la puissance spirituelle de l'Islam. Malgré les races, les nationalités, les situations politiques, le fidèle disciple de Mouhammed est d'abord Mahométan, puis ensuite français, égyptien, turc, ou levantin... il y a des sociétés secrètes qui relient entre eux, par l'autorité de chefs en général inconnus, la multitude de ceux qui vivent sous le Croissant. Un mot, un signe et peut-être la vieille Europe, stupéfiée, verrait une étrange armée se lever dans tout le proche Orient... Selon des rencontres que j'ai faites, et des récits que j'ai parfois surpris, je crois que les chefs occultes de l'Islam

et l'Asie ne sont pas sans se connaître. Ce qui a sauvé jusqu'ici les civilisations occidentales des bouleversements est le fait que l'activité de ces chefs occultes est orientée spirituellement, et que certaines contingences qui auraient aussitôt soulevé l'Occident ont été appréciées à leur vraie valeur en Orient, où tout ce qui est matériel est justement considéré comme transitoire, éphémère et illusoire... Les buts des deux pensées de l'Orient et de l'Occident étant opposés, spirituels chez l'un et matériels chez l'autre, ce fut cela qui permit cet étrange empiètement de l'un et cette non moins étrange abnégation et passivité chez l'autre. Il se pourrait fort que, certaines parties de l'Orient ayant goûté plus complètement au « poison » occidental, et ayant acquis ainsi les mêmes appétits de conquêtes individualistes, il y eût un violent sursaut de l'Orient « matérialisé ». Peut-être le Japon pourrait-il servir d'illustration à mon affirmation...

Je parle de tout cela avec les Lamas de Lhassa. Et je constate que si les Thibétains sont ignorants de l'Occident, les conducteurs de ce peuple de l'Asie sont fort au courant de la politique et de l'économie occidentales. Vues des calmes plateaux du Thibet beaucoup de questions se résolvent

aisément, et d'inextricables complications se réduisent à peu de chose dans la paix et le détachement qui règnent dans les monastères bouddhiques...

Car selon les enseignements de notre Lama, il y a les courants mystérieux de l'humanité, les « Influences errantes » de la métaphysique Jaune ; les peuples qui n'ont plus de conducteurs éclairés, de Sages pour les guider sont soumis aveuglément à ces courants, à ces tempêtes invisibles et les dieux de proie, ceux qui vivent de la chair et du sang des peuples, les dieux qui poussent à la guerre, à la domination, à l'asservissement, les ennemis mystérieux de l'humanité se hâtent de préparer leurs festins démoniaques...

Et j'appris beaucoup de choses à ce sujet dans la petite cellule du palais de Lhassa, au pied de notre vénérable Lama. J'ai connu et médité en vérité d'effroyables mystères sur la vie des peuples et des incroyables incarnations des dieux de la guerre, des Gags et surtout du noir Dha-lha, lorsque les astres et les cycles lui permettent d'agir...

La dernière étape

De nouveau la lente caravane des yaks et des chevaux. De nouveau les monotones étapes, les discussions et les interminables palabres dans les auberges, le soir, après la longue journée de marche. Ce sont les marches interminables, aujourd'hui dans le désert et les plaines de sables et de petites lagunes d'eau croupissante, demain dans les vallées et les plaines cultivées où une végétation luxuriante nourrit les hommes et les bêtes ; parfois nous traversons de mystérieuses forêts de genévriers et de pins, où les énormes bouquets de roses et d'anémones font des taches vives.

Je ressens à nouveau cette impression que donnent les grands voyages à travers l'Asie, cette impression d'isolement et de solitude...

J'ai fini mon cycle d'études à Lhassa. J'ai quitté mon Maître ; il m'a donné sa bénédiction et m'a mis au doigt les deux bagues liées, signe de mon initiation. Son impassible visage ne trahit pas un instant l'émotion que peut-être il ressentait. Mais lors de notre départ, mon Lama aimé me parut si menu, si courbé par les macérations et la vieillesse,

il était si voûté dans son ample manteau jaune que je sentis notre séparation devoir être longue. Rien ne paraissait sur le fin visage de mon Père spirituel, au pied duquel je m'entretins longtemps, la veille de mon départ, et où je reçus de précieuses instructions initiatiques...

Dans le flamboiement du matin j'ai aperçu le miroitement des coupoles du palais rouge et or du Potala. La Ville sainte s'éveillait dans la brûme bleuâtre de l'aurore et je vis ainsi pour la dernière fois la cité des mystères et du Bouddha vivant...

La route se continue vers Lapsché, vers le sud, dans une partie des massifs de la sainte Montagne, la Mère, la très Sacrée, l'Immaculée, le Chomolungo (1). Une ambassade religieuse de Lhassa et une caravane chinoise du Yunnan se rendaient vers le Thibet occidental. J'ai profité de cela pour me rendre à Lapsché, ma dernière étape, celle que m'a assigné le mystérieux envoyé de Lhassa.

Dans la longue caravane, il y a des chinois et des thibétains, les uns voyageant pour le commerce, les autres en pèlerinage. Les Chinois sont en tête de la longue file, et bavardent bruyamment.

(1) Nom thibétain de l'Himalaya.

Ce sont des suites interminables d'aventures commerciales, où le parleur a évidemment le beau rôle, et que ces gens se racontent pour rehausser leur prestige. Après les longs silences des monastères, tout cela est fatigant. Ils me rappellent la civilisation d'Europe et les affaires des hommes. Ils parlent de Shang-Haï, de Hong-Kong, de Kanton et des étrangers, que l'on craint de moins en moins et que l'on essaie de voler de plus en plus. Des grèves ont éclaté sur les côtes de la Chine du sud, et les associations secrètes de Chine, dont tous les voyageurs de la caravane font plus ou moins partie, préparent les révolutions et les révoltes. Pour moi c'est de nouveau le levain mauvais, l'odeur fade de l'Occident qui revient avec ses vaines agitations ; ces gens-là qui arrivent de Shangaï ramènent avec eux le poison ; c'est un rêve, un mauvais rêve qui passe et qui trouble la calme quiétude de mon âme.

Je m'écarte de ces gens qui parlent. Et je me mêle aux lamas qui viennent de partout : de la région désertique des hauts plateaux du nord et des forêts du sud de la Chine. Ils appartiennent à diverses sectes tantriques et s'entretiennent de philosophie et des mystérieuses expériences tantriques,